

## L'or (*aurum*), l'argent (*argentum*) et l'orichalque (*aurichalcum*).

### Étude lexicale de trois désignations latines de métaux précieux

Barbora MACHAJDÍKOVÁ

**L**a présente étude porte sur trois unités lexicales du latin, *aurum* « or », *argentum* « argent » et *aurichalcum* « orichalque, laiton », dans le but de décrire leur famille au sein de la langue, de commenter leurs emplois afin de cerner leur sens exact quand celui-ci soulève des questions (comme c'est le cas pour *aurichalcum*), et enfin de discuter leur étymologie. Dans le cas de ces trois lexèmes, l'analyse étymologique est une démarche qui n'est ni accessoire, ni superfétatoire, mais qui a toute son importance puisqu'elle doit permettre d'appréhender la motivation primitive de la désignation, afin de saisir l'acte de pensée qui a conduit les locuteurs à choisir telle désignation pour tel ou tel métal, en fonction des propriétés matérielles les plus saillantes de chacun d'entre eux. Autrement dit, la démarche étymologique est ici au service de la sémantique diachronique. Cette perspective est susceptible de nous renseigner certes non sur les *realia* eux-mêmes, mais sur la façon dont les Anciens se les représentaient et les intégraient, par le biais d'une certaine terminologie, à leur univers conceptuel.

Le point commun des lexèmes étudiés ici tient à ce qu'ils désignent trois métaux précieux. Nous consacrerons un développement plus circonstancié à *aurichalcum*, car ce terme non seulement pose plusieurs problèmes sémantico-référentiels complexes qui relèvent notamment de l'histoire des techniques, mais encore présente d'importants enjeux culturels<sup>1</sup> et

---

<sup>1</sup> Le mot a une longue histoire en amont et en aval du latin. De là vient le terme français *fil d'archal*.

littéraires.<sup>2</sup> Surtout, il faudra tenir compte du fait que ce mot est un emprunt<sup>3</sup> au grec qui a subi une remotivation par influence de *aurum*, ce qui a à la fois altéré sa forme et en partie renouvelé les connotations qui lui étaient attachées.

### 1. La famille latine de *argentum*

Le substantif *argentum* « argent (métal), objet en argent, argent monnayé, monnaie<sup>4</sup> en général » est bien attesté durant toute la latinité. En ce qui concerne le genre grammatical, on observera que les trois lexèmes latins *aes*, *argentum* et *aurum* sont neutres, tandis que les termes grecs correspondants sont masculins : χαλκός, ἄργυρος, χρυσός.<sup>5</sup> Mais, pour désigner la monnaie, le grec possède des dérivés spécifiques, qui sont de genre neutre : χαλκίον (Ar. *Ran.* 720), ἀργύριον (Xen. *Cyrop.* 3, 1, 33), χρυσίον (Xen. *Anab.* 1, 1, 9).

Le lexème *argentum* est au centre d'une vaste famille : *argenteus* « d'argent », *argentārius* « d'argent ; banquier », *argentārium* « armoire à ranger l'argenterie », *argentāria* (-ae, fém.) « banque, négoce ; mine d'argent », *argenteolus* « d'argent », *argentātus* « garni d'argent ; argenté », le verbe *argentāre*,<sup>6</sup> *argentōsus* « riche en argent », *argenticulum* « un petit peu d'argent » (Caes.-Arel. *Serm.* 154, 2), *Argentīnus*, dieu de l'argent (Aug. *Ciu.* 4, 21), *argentilla* « plante à feuille argentée ». En composition, on a *argentifodīna* « mine d'argent ». Ajoutons *argenteclum est argenti theca* (gloss. V 616, 9), peut-être pour *argen(ti)thecium*. Mentionnons encore *Argentumexterebrōnīdēs* (Plaut. *Persa* 703), nom d'un escroqueur d'argent.

En ce qui concerne les correspondants italiques de lat. *argentum*, il faut citer la forme *aragetud* de l'osque, avec anaptyxe et absence de notation de la nasale.<sup>7</sup> En revanche, contrairement à une opinion admise par différents chercheurs, il semble qu'il faille séparer lat. *argentum* de la forme falisque *arcentelom*.<sup>8</sup> Le contexte où apparaît ce mot a été récemment étudié en détails par Mercado<sup>9</sup> qui traduit *arcentelom* par « little antidote ». Il s'agit

<sup>2</sup> Le terme prend une valeur proverbiale chez plusieurs auteurs, comme Plaute et Cicéron, qui jouent sur ses connotations.

<sup>3</sup> Sur la problématique de l'emprunt linguistique en général, voir HASPELMATH 2008.

<sup>4</sup> Sur l'introduction de la monnaie à Rome et les questions de chronologie, voir SUSPÈNE 2002, avec bibliographie.

<sup>5</sup> NADJO 1989, p. 102–103.

<sup>6</sup> Le mot est attesté dans l'expression *quiue aes inaurauerit, argentauerit* (*lex Corn. Paul. sent.* 5, 25, 5).

<sup>7</sup> FLOBERT 1995, p. 149.

<sup>8</sup> Sur ce point, il faut maintenant corriger ERNOUT – MEILLET 1985, p. 45.

<sup>9</sup> MERCADO 2012, p. 275–276. L'auteur s'appuie sur MARTZLOFF 2008, p. 68–74. Pour le sens, cette analyse est compatible avec la segmentation de *fitaidupes* en *fit* + *aidupes*,

probablement d'un dérivé en *\*-elo-* du participe présent du correspondant falisque du verbe latin *arcēre*.<sup>10</sup> La structure semble être la même que celle de *ualentula* (Plaut. *Cas.* 852), dérivé du verbe latin *ualēre*.

Les données comparatives sont particulièrement riches et complexes, et nous ne prétendons pas en donner ici un panorama exhaustif. En indo-iranien, l'avestique a *arəzata-* (avec degré zéro). Le vieux-perse a une forme que les chercheurs transcrivent en général comme *ardata-*, mais dont l'analyse est en fait ambiguë. Le védique, en revanche, a *rajatá-* (< *\*h<sub>2</sub>reg-nt-o-*), avec degré plein au thème II.<sup>11</sup>

Les langues celtiques ont livré une multitude de correspondants : v.irl. *argat* « argent », v.gall. *argant*, m.gall. *aryant*, gall. mod. *arian* « argent », m.bret. *argant*, bret. *arc'hant* « argent », gaul. *argantodannos*, qui semble désigner un magistrat chargé de la monnaie. Le celtibère a *arkatobedom*. Il faut encore mentionner l'anthroponyme celtique Ἀργεντοκόξος<sup>12</sup> dont la signification primitive est « aux pieds<sup>13</sup> d'argent ». Ces formes celtiques remontent à *\*arganto-*, qui à son tour peut remonter soit à *\*h<sub>2</sub>rg-nt-o-* avec degré zéro, soit à *\*h<sub>2</sub>erg-nt-o-* avec degré plein. Zair<sup>14</sup> a récemment privilégié la première hypothèse (degré zéro radical), car elle fournirait, pense-t-il, une équation entre les formes celtiques et celles de l'iranien. En réalité, certaines formes iraniennes sont elles-mêmes ambiguës et ont fait l'objet de prises de position diverses selon les chercheurs.<sup>15</sup> La forme du vieux-perse *ardata-* est ambivalente d'un point de vue diachronique et le début du mot peut s'interpréter comme /ar/ ou comme /r/. D'un côté, après discussion critique d'un article de Schmitt (1970), Lamberterie<sup>16</sup> opte pour une inter-

---

admise par ces deux auteurs. Pour une interprétation similaire, voir encore GARNIER 2010, p. 197.

<sup>10</sup> Voir MACHAJDÍKOVÁ 2012, p. 17, où nous évoquons en outre le rattachement possible à cette racine de la forme *arse*, attestée dans l'expression *arseurse* (Paul. Fest. 17, 16–18 L), si du moins il s'agit d'un impératif ombrien reflétant *\*arkē*. Par conséquent, la lettre <c> de *arcentelom* note une occlusive sourde (et non une sonore, comme ce serait en théorie possible dans une inscription falisque).

<sup>11</sup> La raison d'être de ce thème II est mal comprise. Voir KODAMA 2013, p. 134. La forme védique a été séparée (sans raison décisive) du reste de la famille par MALLORY – ADAMS 1997, p. 518.

<sup>12</sup> Nom d'un Calédonien conservé par Dion Chrysostome (76, 16, 5). On consultera ZIMMER 2002.

<sup>13</sup> Le second membre correspond au vieil irlandais *coss* « jambe » ou au latin *coxa* « hanche, cuisse ».

<sup>14</sup> ZAIR 2012, p. 35.

<sup>15</sup> Voir LAMBERTERIE 1978, p. 253–254. On trouvera la bibliographie pertinente, avec une contestation des thèses de SCHMITT (1970).

<sup>16</sup> LAMBERTERIE 1978, p. 254.

prétation /ardata-/ (et non /rdata-/). Dans ce cas, ce /ardata-/ serait à reconstruire comme *\*h<sub>2</sub>erǵ-*. De là viendrait la forme *ālī* du nom de l'argent dans le dialecte de Yezd, selon Benveniste.<sup>17</sup> D'un autre côté, on pourrait faire intervenir dans l'argumentation un autre mot iranien, le nom de l'aigle, afin d'en tirer des conclusions phonologiques pour le nom iranien de l'argent. La confrontation du nom de l'aigle en moyen-perse (*āluf*) et en persan (*āluh*) avec le nom élamite *Ir-tup-pi-ia* (emprunté à l'iranien) pourrait inviter à poser *\*r̥difya-/* avec degré zéro (restitution que confirmerait l'avestique), ce qui impliquerait une évolution *\*r̥/ > /ar/* en position initiale. Par conséquent *ālī* serait compatible avec un degré zéro radical. Néanmoins, comme le note Lamberterie, une telle évolution paraît aberrante, puisque, en dehors de l'initiale, *\*-r̥d-* donne *-il-* ou *-ul-*. À vrai dire, il est difficile d'exploiter cette forme *ālī* dans une perspective historique, car Benveniste lui-même admet que l'antécédent de *ālī* a été croisé avec *tālī* « or ». Le problème demeure donc ouvert. Quant au latin *argentum*, ce mot remonte soit à *\*h<sub>2</sub>erǵ-*, soit à *\*h<sub>2</sub>rǵ-*, sans qu'il soit possible de trancher de façon péremptoire.

Un thème en /u/ existait en indo-européen : gr. ἄργυρος « argent », myc. *a-ku-ro*<sup>18</sup> /arguros/, véd. *árjuna-* « blanc, brillant », tokh. B *ārkwī* « blanc ». La racine du nom de l'argent est celle de gr. ἀργός<sup>19</sup> et de hitt. *ḫarki-* « blanc », ce qui permet de poser une laryngale initiale. La famille de lat. *argentum* est à séparer de celle du verbe latin *arguere*<sup>20</sup> « indiquer, démontrer, convaincre ». En effet, il semble préférable de rapprocher *arguere* de hittite *arku-* « psalmodier » et de tokh. B *yarke* (pl. *yärkenta*), tokh. A *yärk* (pl. *yärkant*) « hommage, honneur ».

En outre, alors que la comparaison de ἄργυρος avec véd. *árjuna-* permet de reconstruire un thème en *\*u*, il faut souligner que ce n'est pas nécessairement le cas de gr. ἄργυρος. Certes, une comparaison trop hâtive des terminaisons de ἀλφός et de ἄργυρος a pu donner l'illusion que les deux mots comportent le même élément suffixal *\*-b<sup>h</sup>(h<sub>2</sub>)o-*, ce qui conduirait à la restitution d'un prototype *\*h<sub>2</sub>(e)rǵu-b<sup>h</sup>(h<sub>2</sub>)o-*. Mais puisque les adjectifs ἄργυρος et ἀργύφειος (dont la distribution dans l'épopée résulte de paramètres purement métriques) s'emploient surtout à propos de vêtements ou de la toison des moutons, il est préférable d'analyser ἄργυρος comme un composé possessif de ἀργός et de ὑφή, dont le sens originel était « au tissu blanc ».<sup>21</sup>

<sup>17</sup> BENVENISTE 1929, p. 60.

<sup>18</sup> AURA JORRO 1985–1993, vol. I, p. 53.

<sup>19</sup> Sur la préhistoire de cet adjectif, voir VINE 2011. Deux prototypes sont possibles : *\*argos* ou *\*argros* (avec dissimilation progressive de /r/). Le prototype *\*argros* est accepté par exemple par LAMBERTERIE 1978, p. 256.

<sup>20</sup> Autre conception dans ERNOUT – MEILLET 1985, p. 45–46.

<sup>21</sup> LE FEUVRE 2004.

Néanmoins, dans le cadre d'une telle hypothèse, il faudrait admettre que le sens premier a été effacé assez tôt, puisque ἀργύφειος non seulement peut qualifier σπέος « grotte » (Il. 18, 50), mais encore a fourni le nom de la ville de Ἀργυφείη (H. Ap. 422).

Le mot arménien *arcat<sup>c</sup>* « argent » est d'interprétation délicate. La forme indigène aurait été \**h<sub>2</sub>rǵnto-* > \*\**arcan* (comme *k<sup>c</sup>san* « vingt ») ou \*\**arcand* (comme *drand*<sup>22</sup> « cadre de la porte »). Le même élément suffixal apparaît dans *erkat<sup>c</sup>* (-oy) « fer », mais on ne peut en tirer aucune conclusion ferme, vu que l'étymologie de *erkat<sup>c</sup>* est inconnue. En tout cas, il faut noter que *arcat<sup>c</sup>* est un thème en -o- comme *oski*, *oskwoy* « or ». D'après Lamberterie<sup>23</sup> *arcat<sup>c</sup>* s'interprète comme un mot iranien qui est arrivé dans le lexique arménien à une époque ancienne, antérieure à la domination parthe. Le mot *arcat<sup>c</sup>* a été emprunté à l'iranien \**ardzata-* ou \**rdzata-* à une époque où l'occlusive sourde \*-t- héritée de l'indo-européen était déjà sortie du système des occlusives (comme dans le cas de l'instrumental *harb* du nom du père). Il en résulte que le \**t* qui figurait dans le nom iranien de l'argent a subi le traitement des \**t* arméniens qui se trouvaient en position forte<sup>24</sup> : \**t* > *t<sup>c</sup>*. Néanmoins, cette conclusion doit être relativisée parce que le \**t* iranien est parfois adapté en *t<sup>c</sup>*, comme dans *tawt<sup>c</sup>* « chaleur » (de l'iranien \**taft-*), où on constate deux reflets différents du \**t* iranien. En tout cas, arm. *arcat<sup>c</sup>* s'analyse comme un emprunt à l'iranien, et ne peut donc pas être comparé directement à lat. *argentum*.

## 2. La famille latine de *aurum*, à la lumière des témoignages de Festus et de Paul Diacre

Le lexème *aurum* « or » est attesté dans la Loi des XII Tables : *auro dentes uincti [iuncti?]* (Cic. *De legibus*, 2, 60). On sait par Paul Diacre que la forme ancienne était *ausum*, ou plutôt \**ausom*. Dans le texte original des XII Tables a dû se trouver encore \**ausom*, vu que le rhotacisme ne date que du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Dans la tradition écrite, le mot a donc été probablement modernisé. *Aurum* a fourni des dérivés abondants : citons *aureus* « en or » (Andr.+), *aureolus* « en or » (Pl.+), *aurārius* (Pl.+), *aurātus* (Pl.+); *aurifex* ou *aurufex* « orfèvre » (Pl.+).

<sup>22</sup> Il s'agit d'un composé dont le second membre est comparable à lat. *antae* « avancées des murs de la *cella* encadrant l'entrée ».

<sup>23</sup> LAMBERTERIE 1978, p. 246–251.

<sup>24</sup> Par exemple dans arm. *t<sup>c</sup>oyl* « lâche, mou, flasque », qui se rattache à la racine \**telh<sub>2</sub>-*. Sur la notion de « position forte », voir SÉGÉRAL – SCHEER 2008.

À propos d'une désignation latine de poisson (la *dorade* ou *daurade*), Festus<sup>25</sup> (196, 26–31 L) conserve la trace d'une variante avec monophthongaison de /au/ :

*Orata genus piscis appellatur a colore auri, quod rustici orum dicebant, ut auriculas, oriculas. Itaque Sergium quoque quendam praediuitem, quod et duobus anulis aureis, et grandibus uteretur, Oratam dicunt esse appellatum.*

« *Orata* (dorade) : on appelle ainsi une sorte de poisson, parce qu'elle est de la couleur de l'or ; en effet, les gens de la campagne disaient *orum*, de même qu'ils disaient *oriculae* pour *auriculae*. On dit que, pour la même raison, un certain Sergius, fort riche, fut surnommé *Orata*, parce qu'il portait deux grands anneaux en or. »

Citons également le témoignage parallèle de Paul Diacre (197, 4–5 L) :

*Orata genus piscis a colore auri dicta, quod rustici orum dicebant, ut auriculas oriculas.*

« *Orata* (dorade) : sorte de poissons ainsi nommés parce qu'ils sont de couleur d'or ; les gens de la campagne disaient *orum*, comme *oriculas* pour *auriculas*. »

Un témoignage lexicographique fondamental sur *aurum* provient également de la tradition de Verrius Flaccus (Paul. Fest. 8, 9–14 L) :

*Aurum dictum, quia praecipue custoditur. Graece enim ὠρεῖν custodire dicitur; unde et thesaurum. Hippocrates medicus de nomine inuentoris id dictum putat, quem uocitatum ait Aurion. Quidam ad similitudinem aurorae coloris nomen traxisse existimant; nonnulli, quia mentes hominum auertat; alii a Sabinis translatum putant, quod illi ausum dicebant.*

« *Aurum* est le nom donné à l'or, parce qu'on le garde avec un soin tout particulier. En effet, en grec, “garder” se dit ὠρεῖν ; de là vient aussi *thesaurus* (trésor). Hippocrate le médecin dit qu'il a été ainsi appelé du nom de son inventeur, qui, d'après lui, se nommait Aurion. Certains pensent que l'or tire son nom de sa ressemblance avec la couleur de l'aurore ; selon quelques-uns, parce qu'il séduit les esprits des hommes ; d'autres pensent que ce nom a été emprunté aux Sabins, vu que ceux-ci disaient *ausum*. »

Si l'on prend au sérieux l'indication de Verrius, *ausom* montre que le *-r-* qui figure dans *aurum* est issu d'un *\*-s-* par un changement régulier de *\*-s-*

<sup>25</sup> Festus et Paul Diacre sont cités d'après l'édition de LINDSAY 1913.

intervocalique. Cette évolution, qui est connue sous le nom de *rhotacisme*, suppose un intermédiaire [z]. Il faut rappeler que dans la tradition de Verrius Flaccus se rencontrent également d'autres exemples du phénomène de rhotacisme (dont certains ne sont pas fiables) : *R pro S littera saepe antiqui posuerunt, ut maiosibus, meliosibus, lasibus, fesiis, pro maioribus, melioribus, laribus, feriis* (Paul. Fest. 323, 5–7 L). Citons encore *arbosem*<sup>26</sup> (Paul. Fest. 14, 9 L), *dasi dari*<sup>27</sup> (Paul. Fest. 60, 9 L), *ferias antiqui fesias uocabant* (Paul. Fest. 76, 17 L), *helus et helusa antiqui dicebant, quod nunc holus et holera* (Paul. Fest. 89, 3 L), *iusa iura*<sup>28</sup> (Paul. Fest. 92, 3 L), *loebesum et loebertatem antiqui dicebant liberum et libertatem*<sup>29</sup> (Paul. Fest. 108, 5–6 L), *pignosa, pignora, eo modo, quo Ualesii, Auselii, †pinosi, palisi† dicebantur* (Fest. 232, 21–22 L), *plisima plurima* (Fest. 222, 28 L), *robosum* (Paul. Fest. 14, 9 L). Mentionnons encore la forme mystérieuse *adasia* (Paul. Fest. 11, 23 L).

La forme *ausum* était attribuée aux Sabins par Verrius Flaccus : *alii a Sabinis translatum putant, quod illi ausum dicebant*. Sans nécessairement contester cette possibilité, il serait acceptable d'interpréter *ausum* comme une forme proprement latine, mais archaïque, relevant d'une époque antérieure au rhotacisme. En tout cas, la mise en rapport de *ausum* avec les *Sabini* ne suffit pas à démontrer l'origine sabellique de la forme. En fait, il n'est pas possible de décider si *ausum* relève du latin archaïque ou d'un dialecte sabellique. Mais il faut observer que cette forme *ausum* aurait pu être tirée d'un document en latin archaïque qui précéderait le rhotacisme, par exemple la Loi des XII Tables, où ce mot figurait justement.

<sup>26</sup> *Arbosem pro arbore antiqui dicebant et robosum pro robore* « Les Anciens disaient *arbosem* pour *arbor(em)* et *robosum* pour *robor(em)* ».

<sup>27</sup> Il s'agit probablement d'un pseudo-archaïsme, car *\*dasi* aurait évolué vers *dare*, tandis que *darī* remonte à *\*dazei*.

<sup>28</sup> L'inscription archaïque de Duenos a livré la forme *iouesat* (*iouesat deiuos qoi med mitat* « il jure par les dieux, celui qui m'offre »), qui démontre qu'il faut partir d'un dénominateur d'un thème en *-s-*. Mais puisque Verrius Flaccus citait une forme avec *<s>*, on attendrait que la graphie préserve une trace de la diphtongue radicale. La graphie *iusa* est donc incohérente.

<sup>29</sup> Manifestement, il s'agit, pour *loebesum*, d'une forme incorrecte, faussement archaïsante, avec *s* au lieu de *r*. En effet, *liber* n'appartient pas à la catégorie des thèmes en *s*. Il faut poser *\*h<sub>1</sub>leud<sup>h</sup>eros* > *\*louperos* ou *\*louðeros* : vénète *louderobos* (datif pluriel masculin), falisque *loferta*, *loifirta* (nominatif singulier féminin), *loifirtato* (génitif singulier), pélignien *loufir* (ST Pg 11), osque *lúvfreis* (génitif singulier). Précisons que le mot pélignien *lifar* (ST Pg 9) ne correspond probablement ni au théonyme latin *Liber* (ce qui serait assez difficile du point de vue phonologique, car ce serait incompatible avec l'osque *lúvfreis* et avec le pélignien *loufir*), ni au substantif latin *liber* « écorce, livre » (ce qui serait tiré par les cheveux d'un point de vue sémantique, le mot pouvant difficilement s'appliquer au support en pierre d'une inscription). L'analyse de *lifar* doit être recherchée ailleurs.

Le rapprochement phonique de *aurum* et de ὠρεῖν<sup>30</sup> (cf. ὠρεύειν) « surveiller, garder », verbe qui se rencontre surtout chez les médecins et les grammairiens, suppose qu'en latin, /au/ avait été monophthongué en /ō/ à l'époque où la mise en relation a été faite. Or on sait que dès le premier siècle avant notre ère, /au/ pouvait être réalisé comme [ō] au moins dans les *phonostyles progressifs*, puisque *Claudius* était susceptible d'être altéré en *Clodius*.

On rappellera que le nom de l'or, métal qui plus que tout autre frappait les imaginations, était susceptible d'entrer en interaction avec d'autres lexèmes, non seulement dans le cadre des spéculations des grammairiens anciens, mais aussi dans la langue de certains domaines techniques. Ainsi, la forme de l'ancien français *orine* « urine » serait due à l'influence de *aurum* sur *ūrīna*.<sup>31</sup> Dans leur dictionnaire (sous *urine*), Bloch et Wartburg (1932) précisent que le croisement formel aurait été induit par la couleur jaune de l'urine, qui rappelle celle de l'or. Inversement, on notera que le nom de l'ambre ligure (*ligurium*) a été adapté en grec sous diverses formes, notamment λυγκούριον, selon une étymologie populaire qui en faisait de l'urine de lynx.<sup>32</sup>

### 3. Le rapprochement de *aurum* avec *thesaurus* : aspects poétiques d'une pseudo-étymologie

Quant à la parenté admise entre *aurum* et *thesaurus*, elle repose sur le principe de ce qu'on appelle généralement la *rime couronnée*, par lequel la forme acoustique d'un lexème est entièrement contenue dans un autre lexème : *aurum* / (acc.) *thesaurum*. La figure est illustrée par ces vers de *l'Adolescence clémentine* de Clément Marot<sup>33</sup> : « La blanche combelle, belle / Souvent je vais priant, criant : / Mais dessous la cordelle d'elle / Me jette un œil friant riant [...] » (*combelle* et *belle*, *cordelle* et *d'elle*, *friant* et *riant*).

Nous reprenons ici le terme, mais dans une acception différente, afin d'en faire un concept opératoire, adapté au caractère propre de la « poétique » sous-jacente à l'étymologie synchronique. On entendra par rime couronnée le procédé formel d'association syntagmatique de deux mots rimant l'un avec l'autre, tel que l'un soit tout entier contenu dans l'autre sur le plan phonique.<sup>34</sup>

<sup>30</sup> LIDDELL – SCOTT 1996, p. 2037.

<sup>31</sup> GREIMAS 1979, sous *orine II*.

<sup>32</sup> DEROY – HALLEUX 1974, p. 40.

<sup>33</sup> Voir PEIGNOT 1842, p. 86.

<sup>34</sup> Ainsi MARTZLOFF 2006, p. 758–760. La figure est également attestée en osque dans la séquence *beriuumen anei upsatuh sent tiiane* (*ST Si* 6, 20, 21), avec le couple *anei* / *tiiane*. La figure se retrouve en *ST Si* 4, 5.



Cette pratique mérite d'être relevée, car elle est bien attestée dans toute la latinité, non pas seulement dans les pratiques (pseudo-)étymologiques des grammairiens ou des antiquaires, mais aussi dans l'élaboration stylistique de divers types textuels. Ainsi, le rapprochement (par calembour) entre *sepulcrum* et *pulcher* est bien établi.<sup>35</sup> On le trouve dans l'épithaphe de Claudia (*CIL* I<sup>2</sup>, 1211 : *CE* 52) qui présente les vertus traditionnelles de la matrone romaine<sup>36</sup> :

*Hospes, quod deico, paullum est, asta ac pellege.*

*Heic est sepulcrum hau pulcrum pulcrae feminae.*

« Étranger, ce que je dis, c'est peu, arrête-toi et lis.

Voici le tombeau qui n'est pas beau d'une belle femme ».

Un heureux hasard linguistique fait que le jeu phonique *sepulcrum ... pulcrum* peut être rendu en français : *tombeau ... beau*. Le second vers comporte un double jeu de mots<sup>37</sup> : les *Claudii* portaient le surnom de *Pulcher* (« beau ») ; le calembour est souligné par une élaboration phonique fondée sur la forme étendue de la paronomase qu'est la rime couronnée. On pourra comparer le couple *amores / mores* (*Pl. Pseudolus* 64) « nos amours, nos mamours ». Le mot *sepulcrum* était analysé par « étymologie populaire »<sup>38</sup> en *se-* « sans » et *-pulcrum* « beauté » (cf. *sēdulus*, *sēcūrus*). Or dans l'*Epistula* d'Afranius<sup>39</sup> (134–135 Daviault), on lit :

[...] *pulchre hoc incendi rogam !*

*Ardet, tenetur, hoc sepulchro sepeliet.*

« [...] j'ai allumé ce bûcher de belle façon !

Il brûle, il est pris, il se consumera sur ce tombeau » (Daviault).

#### 4. Analyse diachronique de *aurum*.

Lat. *aurum* est généralement transposé en *\*h<sub>2</sub>eusom*.<sup>40</sup> Cette restitution a été contestée récemment par Driessen (2003). Les formes baltes apparentées à *aurum* sont appelées à jouer un rôle décisif dans la reconstruction.

<sup>35</sup> Sur ce point, voir MARTZLOFF 2006, p. 697–698.

<sup>36</sup> Voir par exemple la présentation de PULGRAM 1978, p. 203.

<sup>37</sup> Voir PULGRAM 1978, 203, n. 191, et WOLFF 2000, p. 127.

<sup>38</sup> Sur la notion, voir PANAGL 1982, p. 5–6, avec référence à l'article fondateur de FÖRSTEMANN 1852.

<sup>39</sup> MARTZLOFF 2006, p. 699.

<sup>40</sup> MALLORY – ADAMS 1997, p. 234.

Le lituanien possède *áuksas* « or », qui présente trois particularités du point de vue de l'analyse diachronique.

En premier lieu, le mot lituanien comporte une dorsale parasite, dont la langue livre d'autres exemples.<sup>41</sup> Est attestée une forme lituanienne plus ancienne, *ausas*, sans cette insertion d'une occlusive vélaire devant la sifflante. Mentionnons en outre le vieux prussien *ausis* « or ».

En second lieu, la présence de /s/ est problématique dans *áuksas* et dans *ausas*, car on aurait attendu une application de la loi dite *ruki*. Mais le même problème se pose pour d'autres lexèmes, comme lit. *ausis* « oreille » (v. slave *uxo*, cf. slovaque *ucho*) et lit. *blusà* (v. slave *blъcha*, cf. slovaque *blcha* « puce »).

En troisième lieu, la première syllabe de lit. *áuksas* présente une intonation rude. Driessen<sup>42</sup> estime que ce point est essentiel pour l'analyse diachronique. Ce savant reconstruit une forme à redoublement *\*h<sub>2</sub>é-h<sub>2</sub>us-o-* dans le but d'obtenir une suite constituée d'une voyelle, d'une laryngale et d'une autre voyelle, qui explique l'intonation rude de *áu(k)sas* lituanien. Des formes présentant un redoublement au degré /e/, avec la racine au degré zéro, et pourvues d'un suffixe primaire, sont attestées dans différents lexèmes susceptibles d'être reconstruits pour le proto-indo-européen. On citera par exemple le vieux-haut-allemand *bibar* « castor », le védique *babhrú-* « brun rougeâtre », le védique *dadrú-* « affection cutanée, genre de lèpre » (de *\*de-dr-u-* « dermatose »). Dans le cas du thème en *-o-*, l'exemple canonique, bien étudié par Eichner (1985), est celui de védique *cakrá-* « roue » et de ses correspondants (comme le grec κύκλος), qui continuent *\*k<sup>w</sup>e-k<sup>w</sup>l(h<sub>1</sub>)-o-* ou *\*k<sup>w</sup>o-k<sup>w</sup>l(h<sub>1</sub>)-o-* « ce qui bouge / tourne ». Le prototype *\*h<sub>2</sub>é-h<sub>2</sub>us-o-* pourrait se ranger dans cette petite série. La racine *\*h<sub>2</sub>wes-*, qui signifierait « avoir une lueur rougeâtre », se retrouve en latin même dans *aurōra*.<sup>43</sup>

Plus délicates à juger sont les formes tokhariennes<sup>44</sup> : tokh. A *wäs*, tokh. B *yasa* (gén. *ysāntse*). L'équivalence entre A *w-* et B *y-* rappelle le cas du nom du « vent » : tokh. A *want*, tokh. B *yente*. La reconstruction de ce dernier lexème est assez bien connue. On posera *\*h<sub>2</sub>wéh<sub>1</sub>-nt-o-*, d'où *\*wēnto-*, ancêtre du tokharien commun *\*w'antæ*. L'histoire de ce mot indique que /w'/ palatal poursuivait sa palatalisation dans le dialecte B (d'où /y/), tandis qu'il était dépalatalisé en A (d'où /w/).<sup>45</sup> De même, le nom tokharien A *wkäm*, B

<sup>41</sup> DRIESSEN 2003, p. 351 ; WODTKO – IRSLINGER – SCHNEIDER 2008, p. 366, note 54.

<sup>42</sup> DRIESSEN 2003, p. 352.

<sup>43</sup> Sur cette parenté, voir KODAMA 2013, p. 135.

<sup>44</sup> ADAMS 1999, p. 487.

<sup>45</sup> Voir, par exemple, PINAULT 2008, p. 444.

*yakne* « manière, façon » implique un prototype *\*w'äknae*, lui-même issu de *\*wég<sup>h</sup>-no-*. Par conséquent, si l'on confronte le tokharien B *yasa* (< *\*yäsā*) et son allomorphe en composition *ysā-* (< *\*yäsā-*, avec accent sur la seconde syllabe) aux formes de la langue A, *wäs* et sa variante en composition *wsā-*, il est possible de poser *\*w'äsā*, lui-même aboutissement d'un plus ancien (pré-tokharien) *\*wesa*. Si la reconstruction interne au tokharien semble limpide, il est malaisé d'interpréter le prototype *\*wesa* ainsi obtenu. Faut-il restituer *\*(H)wes-h<sub>2</sub>*, comme le propose Pinault,<sup>46</sup> ou bien admettre que le mot a été emprunté aux langues ouraliennes, comme le suggère Driessen?<sup>47</sup> Nous ne trancherons pas ici cet épineux problème, qui dépasse largement le cadre de la présente étude.

Selon Driessen, le genre neutre de *\*h<sub>2</sub>é-h<sub>2</sub>us-o-* tient au fait qu'il s'agissait initialement d'une épithète du substantif *\*h<sub>2</sub>ey(H)-es-* (dont le sens originel serait « métal »). De même, la forme *\*h<sub>2</sub>(e)rġnto-* « argent » donne l'impression d'un adjectif originel, si bien qu'il n'est pas exclu qu'elle ait été employée comme épithète du substantif *\*h<sub>2</sub>ey(H)-es-* : *\*h<sub>2</sub>(e)rġntom \*h<sub>2</sub>ey(H)os* « métal blanc brillant », d'où « argent ». Selon ce schéma, *\*h<sub>2</sub>éh<sub>2</sub>usom \*h<sub>2</sub>éy(H)os* serait ainsi un « métal à la lueur rouge-jaune », donc de l' « or ». Mais il ne s'agit que de l'une des possibles explications censées rendre compte du fait que cette forme est de genre neutre.

## 5. La préhistoire de l'anthroponyme *Aurēlius* et son rapport avec *aurum*

Différents chercheurs ont mis en relation *aurum* et *aurōra* avec le nom de famille *Aurēlius*. Pour cela, ils se fondent notamment sur la tradition de Verrius Flaccus (Paul. Fest. 22, 5–8) :

*Aureliam familiam ex Sabinis oriundam a Sole dictam putant, quod ei publice a populo Romano datus sit locus, in quo sacra faceret Soli, qui ex hoc Auseli dicebantur, ut Valesii, Papisii pro eo, quod est Valerii, Papirii.*

« On pense que la famille *Aurelia*, originaire [de la nation] des Sabins, tire son nom du soleil, parce que le peuple romain lui donna aux frais de l'État un terrain, pour y faire des sacrifices au Soleil ; pour cette raison, ils étaient appelés *Auseli*, comme on disait *Valesii, Papisii*, pour *Valerii, Papirii*. »

La première information importante qui se dégage de cette tradition de Verrius Flaccus est l'existence d'un culte gentilice rendu au Soleil par les

<sup>46</sup> PINAULT 2008, p. 445.

<sup>47</sup> DRIESSEN 2003, p. 349. Voir l'étude de KALLIO 2004.

*Aurēlii* : locus, in quo sacra faceret Soli.<sup>48</sup> Le second renseignement capital est la coexistence des formes *Aureliam* et *Auseli*, qui s'explique par le phénomène du rhotacisme latin. On sait que le fameux Appius Claudius Caecus, censeur en 312, homme d'action, et personnage très pragmatique, « bannit la lettre z, parce que, en la prononçant, on imite les dents d'un mort ».<sup>49</sup> L. Papius Crassus, dictateur en 339, est le premier de sa *gens* qui cessa de s'appeler Papisius.<sup>50</sup> De même, les *Valesii* devinrent les *Valerii*, les *Fusii* devinrent les *Furii*. Par conséquent, pour revenir à *Auseli*, il s'agit ici aussi d'une forme antérieure au rhotacisme, donc remontant au IV<sup>e</sup> siècle. La reconstruction du gentilice *Aurēlius* serait, en forme transposée, *\*h<sub>2</sub>e-h<sub>2</sub>us-ēl-iyō-*.<sup>51</sup>

Plusieurs chercheurs ont postulé l'existence d'un terme étrusco-italique du « soleil », qui aurait été *\*ausel-* ou *\*ausēl-*, et cela en se fondant sur trois arguments. En premier lieu, ce nom a été tiré du lemme de Paul (*Aureliam familiam ex Sabinis oriundam a Sole dictam*). Ce nom du soleil serait la base d'où a été dérivé *Aurēlius*.

En second lieu, selon Kretschmer<sup>52</sup> *\*ausel-* « soleil » existait dans les langues sabello-étrusques et aurait été emprunté par les Étrusques. Aux yeux de Kretschmer, *\*ausel* aurait pris sa source dans la contamination des mots *\*sāwel* « le soleil » (gotique *sauil*) et *\*awsōs* « aurore ». À ce propos, il faut encore mentionner la glose d'Hésychius ἀγκήλωσ · ἕως ὑπὸ Τυρρηνῶν.<sup>53</sup> Cette glose a suscité de nombreuses tentatives exégétiques.<sup>54</sup> Existe-t-il un rapport soit avec étr. *uoiil*, soit avec la base de lat. *Aurēlius* ? La forme ἀγκήλωσ pourrait avoir subi une double déformation. D'une part, Kretschmer<sup>55</sup> suggère astucieusement que ἀγκήλωσ a reçu son kappa par déformation avant même

<sup>48</sup> En s'appuyant sur le texte, certains savants, qui prennent le témoignage indirect de Verrius Flaccus à la lettre, admettent que la *gens Aurelia* était vouée au service du dieu Soleil. Voir COLLART 1954, p. 105, qui renvoie aux travaux de PIGANOL 1917, p. 105 et de EVANS 1939, p. 195. On notera que l'idée avait été défendue par MARQUARDT 1885, p. 131, note 8. Mais il s'agit d'une *gens* plébéienne. Or MARQUARDT postule, de façon peu économique, l'existence d'une *gens* patricienne de même nom qui serait disparue par la suite, sans laisser d'autres traces dans les textes. La thèse de MARQUARDT est rejetée par RICHARD 1976, p. 923–924.

<sup>49</sup> Dans *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*, Martianus Capella (3, 261) rapporte en ces termes qu'Appius Claudius Caecus aurait donné l'ordre de supprimer cette lettre : *z uero idcirco Appius Claudius detestatur, quod dentes mortui, dum exprimitur, imitatur*. Voir BARDON 1952, p. 21.

<sup>50</sup> Cic. Fam. 9, 21, 2 : *L. Papius Crassus [...] primum Papisius est uocari desitus*.

<sup>51</sup> WODTKO – IRSLINGER – SCHNEIDER 2008, p. 359.

<sup>52</sup> KRETSCHMER 1923, p. 111.

<sup>53</sup> SCHMIDT 1867, col. 259.

<sup>54</sup> KRETSCHMER 1925, p. 310 ; BLUMENTHAL 1935, p. 117 ; FRAENKEL 1936, p. 172.

<sup>55</sup> KRETSCHMER 1925, p. 310.

que les lemmes d'Hésychius soient rangés par ordre alphabétique. D'autre part, selon le même savant, la terminaison *-ως* peut s'expliquer par une anticipation fautive de celle de *ἔως*. Par conséquent, derrière *ἀγκήλως* se cacherait une forme *\*αῦσηλ*. Le sens du mot, présenté comme signifiant *ἔως*, s'expliquerait par la contamination proposée par Kretschmer (1923). Néanmoins, l'attribution explicite du mot à l'étrusque n'est pas nécessairement fiable, comme le prouve la glose *κάπρα· αἴξ, Τυρρηνοί* (Hesychius).<sup>56</sup> En effet, il s'agit d'un nom typiquement italique (et non étrusque), comme le montre lat. *capra*.

En troisième lieu, certains chercheurs ont voulu retrouver un nom sabin du soleil dans un passage en partie corrompu de Varron (ling. 5, 68). Mais les avis des philologues qui se sont risqués à ce jeu divergent sur la restitution à proposer : ou bien *ausel* / *\*ausēl*, ou bien *\*sāuel*. Le passage de Varron, qui présente une remotivation de *sōl* par un rapprochement avec *sōlus* « seul », a la forme suivante : *Sola uel quod ita Sabini, uel <quod> solus ita lucet, ut ex eo deo dies sit*. D'un côté, certains ont cru bon de supposer que derrière la séquence *Sola uel* se cachait *Sol ausel*.<sup>57</sup> D'un autre côté, Blumenthal<sup>58</sup> a supposé que *Sola uel* représentait en fait *Sol <uel a s>auel*. Blumenthal en tire donc l'existence d'un substantif *\*sāwel* (noté *\*sauel*) qui serait selon lui l'ancêtre de lat. *sōl*. Néanmoins, il n'est pas du tout sûr que *sōl* remonte à *\*sāwel*, ni à *\*sawel* (en admettant l'évolution *\*we* > *\*wo*, puis une contraction). À titre d'alternative, lat. *sōl* peut remonter à un substantif amphicinétique, et, dans ce cas, trois scénarios sont en théorie possibles : *\*seh<sub>2</sub>wōl* > *\*sāwōl* > *sōl* (mais la contraction *\*āwō* > *ō* est incertaine), ou *\*sh<sub>2</sub>wōl* > *\*sawōl* > *sōl*, ou *\*sh<sub>2</sub>wōl* > *\*swōl*<sup>59</sup> > *sōl*. Selon nous, les deux restitutions textuelles faisant intervenir *\*ausel* ou *\*sauel* sont beaucoup trop aventurées pour être crédibles. On pourrait encore envisager une correction *Sol[a] uel*. Collart<sup>60</sup> traduit « Le soleil (*Sol*) est ainsi nommé parce que les Sabins l'ont appelé ainsi, ou bien parce qu'il est le seul (*solus*) à briller au point que de ce dieu (*deus*) émane la lumière du jour (*dies*). » Collart<sup>61</sup> précise que Varron est le seul à parler de l'origine sabin du mot *sōl*. Varron évoque encore cette origine plus loin dans le texte<sup>62</sup> (ling. 5, 74) :

<sup>56</sup> WALLACE 2008, p. 9.

<sup>57</sup> Cela est admis par RICHARD 1976, p. 916.

<sup>58</sup> BLUMENTHAL 1935, p. 121.

<sup>59</sup> Avec application de ce qu'on appelle « effet Saussure ». Sur ce phénomène, voir SAUSSURE 1905, NUSSBAUM 1997, et en dernier lieu MACHAJDÍKOVÁ 2013. Le prototype *\*swōl* (que nous préférons) figure déjà chez ERNOUT – MEILLET 1985, p. 632.

<sup>60</sup> COLLART 1954, p. 45.

<sup>61</sup> COLLART 1954, p. 186.

<sup>62</sup> Sur ce passage, voir POU CET 1985, p. 93.

*Et arae Sabinum linguam olent, quae Tati regis uoto sunt Romae dedicatae : nam , ut annales dicunt, uouit [...] Soli, Lunae [...].*

« Et les autels que le roi Tatius dédia dans Rome à la suite d'un vœu ont le parfum de la langue sabine : car, selon les Annales, il les consacra [...] au soleil et à la lune [...] »

Une origine ombrienne du nom étrusque /Uoïl/ a été acceptée par Runes.<sup>63</sup> Néanmoins, la restitution de ce nom \*ausel ou \*ausēl a été explicitement rejetée par Koch<sup>64</sup> et des analyses alternatives sont concevables. Comme le remarque Driessen<sup>65</sup> la phrase *Aureliam familiam ex Sabinis oriundam a Sole* pourrait inviter à reconstruire non pas \*ausel / \*ausēl, mais \*ausēlā, une formation du même type morphologique que *candēla*, et appartenant à la même sphère sémantique. La forme αὐκίλωσ serait également compatible avec \*ausēlā. Certes, on pourrait imaginer que *Sola uel* cache *Sol* <ausel> *a uel*, mais il faut immédiatement reconnaître que le texte de Varron doit être exploité avec prudence. Cette forme sabine du nom du soleil ou de l'aurore serait à rattacher à une racine signifiant « briller ». Pour le type de désignation, on comparera un des noms arméniens du soleil, *arew*.<sup>66</sup>

Il faut aborder plus profondément l'épineuse question de l'existence (ou de l'absence) d'une parenté entre la base de lat. *Aurēlius* et le nom étrusque du soleil, à savoir *uoïl*.<sup>67</sup> Les avis des chercheurs présentent d'importantes divergences sur ce point. Nous nous bornerons à présenter les thèses antithétiques de deux auteurs seulement, Rix (1998) et Driessen (2003).

Commençons par présenter sommairement les attestations du mot étrusque. L'appellatif se rencontre sur le foie de Plaisance où il désigne le soleil ou le jour.<sup>68</sup> En étrusque, outre l'appellatif « soleil, jour » se trouve également un anthroponyme *Uoïle*, se rencontrant dès la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle sous la forme *Usele* (*Usile*), soit en fonction de prénom, soit de gentilice. D'après les *Etruskische Texte* de Rix (1991), sont attestées les

<sup>63</sup> RUNES 1935, p. 425.

<sup>64</sup> KOCH 1934, p. 427.

<sup>65</sup> DRIESSEN 2003, p. 367.

<sup>66</sup> Il faut poser \**h<sub>2</sub>rew-i-*. Le mot est apparenté à hittite *harwanai-* « commencer à briller, à poindre » (racine \**h<sub>2</sub>reu-*). Voir EICHNER 1978, p. 158–162.

<sup>67</sup> S'il y a eu emprunt entre étrusque et italique, il a eu lieu de l'italique vers l'étrusque, et non l'inverse. Il est erroné de supposer que « *ausel* remonte [...] à l'étrusque *uoïl* », selon la formulation de RICHARD 1976, p. 920.

<sup>68</sup> Une autre divinité lumineuse des Étrusques était *thesan* (pour *aurōra*). La forme souvent citée *cavaθa*, présentée comme nom d'un dieu du soleil, doit s'interpréter différemment. Voir STEINBAUER 1999, p. 405.

formes suivantes<sup>69</sup> : *uoeles* Vs 1.98, 1.108, 1.160 (VI<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> siècle), *uo<sup>2</sup>eleś* Cl 2.19 (arch.), *uoelnas* Vs 1.74 (VI<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> siècle, cas particulier de la syncope précoce après *l*), *uo<sup>2</sup>elnas* Ad 2.3 (V<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> siècle), *uoil* AT S.4, *uoil* LL VII.11, Vc S.21 (IV<sup>e</sup> siècle), *uo<sup>2</sup>ile* Cr 3.1 (VII<sup>e</sup> siècle), *uo<sup>2</sup>iles* Cr 2.64 (VI<sup>e</sup> siècle) *uo<sup>2</sup>ils* Pa 4.2 (récent), et, avec syncope, *usli* LL 7.13. Il semblerait en outre que la Table de Cortone a livré une nouvelle attestation.

Steinbauer<sup>70</sup> évoque la possibilité d'une distribution dialectale entre les formes en *i* et en *e*. Selon Rix<sup>71</sup> le *i* étrusque est dû au fait que le mot a été intégré à la série des *nomina rei actae* pourvus de la terminaison *-il*, comme dans *acil* « œuvre » ou *avil* « année ». Il faut en outre, bien sûr, distinguer entre le nom du dieu du soleil (thème en *l*) et l'anthroponyme (thème en *e*). De plus, selon Eichner<sup>72</sup> il est possible d'admettre deux hypothèses différentes sur la forme phonologique du nom du dieu du soleil. Ou bien il n'existe que la forme à chuintante, /Uo<sup>2</sup>il/ ; ou bien il existe deux variantes, /Uo<sup>2</sup>il/ et /Usil/.

Venons-en à l'étymologie et à la question du statut d'emprunt (ou non) du mot étrusque. D'un côté, Driessen<sup>73</sup> estime que la base de *Aurēlius* (qu'il reconstruit comme *\*auselā*) ne peut pas être mise en relation avec le nom étrusque /Uo<sup>2</sup>il/. En effet, /Uo<sup>2</sup>il/ sert de base de dérivation au prénom *Uoile*, *Uoele* (selon le même schéma que le couple *avil* « année » et *Avile*). Or *Uoele* est attesté au VII<sup>e</sup> siècle, et à cette date, selon Driessen, le /au/ ne pouvait pas avoir été monophthongué dans aucune langue sabellique connue. Donc, si le mot avait été emprunté par l'étrusque, il apparaîtrait avec /au/ en étrusque également. Par conséquent, Driessen conclut qu'il n'existe aucune parenté entre /Uo<sup>2</sup>il/ et *Aurēlius*.

D'un autre côté, Rix<sup>74</sup> défend l'hypothèse d'après laquelle le lexème a été emprunté à une forme « ombrienne<sup>75</sup> » qu'il reconstruit comme *\*ōzel*, [z] étant la réalisation de /s/ intervocalique. On peut donc supposer que dans le dialecte auquel puisait l'étrusque, les diphtongues /au/ s'étaient monophthonguées<sup>76</sup> en /ō/ long (transposé en étrusque comme *u*) très tôt, dans la deu-

<sup>69</sup> Nous rendons par un sigma accompagné d'un 2 en exposant le sigma accentué de RIX.

<sup>70</sup> STEINBAUER 1999, p. 438. Voir aussi DE SIMONE 1965, pour des propositions sur la distribution des formes.

<sup>71</sup> RIX 1963, p. 321.

<sup>72</sup> EICHNER 2012, p. 24.

<sup>73</sup> DRIESSEN 2003, p. 357.

<sup>74</sup> RIX 1998, p. 220–226.

<sup>75</sup> Telle est sa terminologie.

<sup>76</sup> Rix (1998, p. 229–226) souligne que la monophthongaison est un phénomène complexe et étalé dans le temps. En osque, les diphtongues sont restées intactes jusqu'à la fin de la tradition au I<sup>er</sup> siècle. En sud-picénien, le phénomène apparaît au V<sup>e</sup> siècle (*tútas* à côté de *toúta*). En latin, la monophthongaison a lieu plus tard. Dans les mots étrusques et dans les

xième moitié du VII<sup>e</sup> siècle, où les premiers noms propres dérivés de *uoi* sont attestés. Or en ombrien des *Tables Eugubines*, ces diphtongues apparaissent déjà comme monophthonguées au début de la tradition écrite. Mais cela n'implique évidemment pas que l'on puisse admettre que /au/ pouvait être monophthongué au VII<sup>e</sup> siècle.

Il serait intéressant, pour notre propos, de rechercher des parlers paléo-sabelliques d'Italie centrale où la monophthongaison se serait produite *avant* le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, au moins dans les phonostyles<sup>77</sup> progressifs. Or des textes que Rix appellent « paléo-ombriens », datant de la fin du VII<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle, sont récemment apparus ou, tout en étant connus depuis un certain temps (comme l'inscription de Poggio Sommavilla, longtemps perdue, et maintenant retrouvée), ont été récemment étudiés de près : *ST Um 2* (Poggio Sommavilla), *ST Um 3* (Magliano), *ST Um 4* (Tolfa) et *ST Um 40* (Clusium). Contrairement à l'habitude terminologique issue de Rix, il nous semble toutefois prudent d'éviter le terme de *paléo-ombrien*, car on ne peut exclure *a priori* que certaines de ces inscriptions relèvent du *sabin*, non de l'ombrien. Selon Martzloff<sup>78</sup> un bon candidat au titre de texte *sabin* serait par exemple l'inscription de Poggio Sommavilla.<sup>79</sup> Un terme neutre serait *paléo-sabellique d'Italie Centrale*.

Il est remarquable que ces textes paléo-sabelliques d'Italie Centrale (sud-picénien exclu) ne fournissent pas une image homogène. Les attestations pour le reflet de *\*au* semblent manquer. On trouve *ou* et *oi* qui apparaissent comme non monophthongués dans *doukioi* (*ST Um 3*), tandis qu'on rencontre peut-être également un *e* issu de la monophthongaison de *\*ei* : *heruses* (*ST Um 2*), avec une finale issue *\*-eis* (mais la lecture de ce mot est hélas très incertaine).<sup>80</sup>

Il est utile, pour la problématique qui est la nôtre, de signaler que plusieurs inscriptions sud-picéniennes présentent des traces de monophthongaison. Ainsi, sur l'inscription de Campoalano (*ST TE 4*) se lit, en *scriptio continua*, *a[-]piesesum* (peut-être *a[l]pies*), où *-es* est à coup sûr une désinence de génitif en *\*-eis*.<sup>81</sup> En *ST TE 5*, *tútas* et *panivú* (où *v* correspond

---

noms d'origine italique, la diphtongue est parfois conservée comme dans *laucies* ou *vuvzies* à Orvieto, les deux rendant le *\*loukios* italique. Parfois, on observe le reflet de la monophthongaison dans les emprunts de l'époque archaïque comme dans *lusχnei*.

<sup>77</sup> Sur cette notion, on consultera MARTZLOFF 2009, p. 362, 369.

<sup>78</sup> Pour l'attribution du texte de Poggio Sommavilla au sabin (non au paléo-ombrien), voir MARTZLOFF 2010, p. 35–36.

<sup>79</sup> Malgré RIX 1998, p. 227.

<sup>80</sup> La forme « *poiei* » publiée par RIX 2002, p. 62, n'existe probablement pas. Le début de *ST Um 2* est plutôt à lire *falet nei poh eh [...]*.

<sup>81</sup> Discussion et bibliographie chez MARTZLOFF 2013, p. 142, 144.



probablement à un glide) présentent une monophthongaison de \*/ou/.<sup>82</sup> Néanmoins, il faut avoir la probité de souligner que le corpus sud-picénien semble ne présenter aucun exemple sûr de la monophthongaison de /au/, ce qui est une objection potentielle. Néanmoins, rien n'empêcherait d'imaginer que certains parlers paléo-sabelliques du nord-ouest (région du Tibre) aient connu une telle monophthongaison. On notera qu'Eichner<sup>83</sup> admet justement que /Uoïl/ résulte d'un emprunt avec monophthongaison dans la langue-source.

Paradoxalement, les informations livrées par le falisque archaïque sont beaucoup plus instructives que les données paléo-sabelliques. En effet, Rix<sup>84</sup> avait correctement observé que l'inscription paléo-falisque Ve 243 comporte plusieurs cas de monophthongaisons. Citons deux exemples sûrs : *iofete* (< \**youd<sup>h</sup>-eye-*, apparenté à lat. *iubeō*, qui avait à l'origine une diphtongue radicale) et *rufia* (anthroponyme féminin), issu de \*(*h*)*roud<sup>h</sup>-o-* (cf. gotique *raups*, dat. *raudai*). À date archaïque, une monophthongaison en falisque n'est certes pas attendue. Par conséquent, il serait séduisant d'expliquer ces monophthongaisons par une *influence* du paléo-sabellique de la région du Tibre sur la langue de cette inscription falisque précise (tendance à la monophthongaison dans le phonostyle progressif du rédacteur), ce qui serait confirmé par le <*d*> manquant dans le *salueto* de la même inscription<sup>85</sup> qui n'est probablement pas le fruit d'une erreur. L'absence de /d/ final dans *salueto* (< \**-tōd*) doit être sérieusement prise en compte. En revanche, nous éviterons d'affirmer que le parler paléo-sabellique en question était une forme de *paléo-ombrien* comme le propose Rix. Par conséquent, dans le cadre d'une telle hypothèse, /Uoïl/ aurait été emprunté au même parler paléo-sabellique (probablement une variété de sabin de la vallée du Tibre) qui est responsable des monophthongaisons précoces et de l'amuïssement ancien de \*/d/ dans l'inscription paléo-falisque Ve 243.

Néanmoins, il reste une difficulté insuffisamment soulignée par Rix. Il ne va pas de soi que le nom sabin du soleil que semble présupposer la glose de la tradition de Verrius Flaccus soit un thème consonantique en /l/, contrairement à ce qu'admettent implicitement Rix et, avant lui, Kretschmer. Il faut garder à l'esprit que les thèmes athématiques en /l/ sont assez rares. Il convient de mentionner le louvite *a-ad-du-wa-a-al* « mal » supposant \**h<sub>1</sub>ed-wōl* (apparenté au hittite *i-da-a-lu-us* « mauvais » et selon Martzloff<sup>86</sup> au substantif latin *bēlua* < \**h<sub>1</sub>d-wēl-(e)u-eh<sub>2</sub>*, dont le sens premier devait être

<sup>82</sup> MARTZLOFF 2011, p. 211. Il est entièrement inutile de supposer que *tútas* comporte une erreur par omission de l'omikron en forme de point.

<sup>83</sup> EICHNER 2012, p. 30.

<sup>84</sup> RIX 1993, p. 86 ; 1998, p. 226.

<sup>85</sup> Voir MARTZLOFF 2010, p. 41–42.

<sup>86</sup> MARTZLOFF 2012, p. 614. La racine est \**h<sub>1</sub>ed-* « mordre ».

« animal dont le propre est de mordre »). Il faut également citer le nom latin du soleil lui-même : *sōl*. Néanmoins, il faut se méfier des généralisations abusives. Le fait que le mot courant pour soleil en latin soit un thème consonantique en /l/ n'autorise pas à supposer mécaniquement que le nom sabin du soleil (ou de l'aurore) soit lui aussi un thème en /l/. Si Driessen avait raison de postuler une forme *\*ausēlā* (du type *candēla*, ce qui est morphologiquement moins spéculatif), l'analyse de Rix serait à écarter. Une autre hypothèse serait de reconstruire un thème en /i/ neutre, dérivé du thème en /o/ solidaire de *\*ausēlā*. Dans ce cas, /Uōil/ serait emprunté au sabin *\*Ausēl* issu phonétiquement de *\*Ausēli* par chute régulière de /i/ final à date ancienne (comme dans la désinence primaire *\*-ti > -t*). Mais une telle reconstruction serait inévitablement très hypothétique. En conclusion, l'existence d'un rapport entre /Uōil/ et la famille latine de *aurum*, *aurōra* et *Aurēlius* est un problème qui n'a pas encore reçu de solution définitive.

### 6. *Aurichalcum* pris dans le sens technique de « laiton »

Le terme grec ὀρείχαλκος et sa transposition latine *orichalcum* ou *aurichalcum* (dont le premier membre rappelle *aurum*) possèdent deux acceptions très différentes : d'une part, le mot désigne le laiton (sens technique), et d'autre part, il peut faire référence à un métal brillant, notamment à fonction ornementale (sens poétique). Il convient de distinguer soigneusement les deux emplois dans les textes grecs et latins.<sup>87</sup>

Le sens technique apparaît chez Strabon (13, 1, 56), dans un passage où le géographe explique qu'une « certaine terre » (probablement la calamine) donne par addition de cuivre un prétendu alliage appelé « orichalque ».<sup>88</sup> Dans ce cas, l'orichalque serait du laiton fabriqué par cémentation :

Ἔστι δὲ λίθος περὶ τὰ Ἄνδαιρα, ὃς καιόμενος σίδηρος γίνεται· εἶτα μετὰ γῆς τινοῦ καμινευθεὶς ἀποστάζει ψευδάργυρον, ἢ προσλαβοῦσα χαλκὸν τὸ καλούμενον γίνεται κρᾶμα, ὃ τινες ὀρείχαλκον καλοῦσι· γίνεται δὲ ψευδάργυρος καὶ περὶ τὸν Τιμῶλον.

« On trouve près d'Andeira une pierre qui, soumise à l'action du feu, devient du fer. Ensuite, mise au fourneau avec une certaine terre, elle distille

<sup>87</sup> Sur l'orichalque, citons l'étude désormais ancienne de ROSSIGNOL 1852 et le travail de BLÜMNER 1886, p. 92, 193–201. À une date plus récente, on dispose de GRASSINI 1933 et surtout de HALLEUX 1973. Précisons que le titre exact de l'étude de HALLEUX 1973 est « l'aurichalque et le laiton », et non « l'aurichalque et le latin », comme l'écrit FRUYT 1980, p. 166.

<sup>88</sup> Sur ce texte, voir MICHELL 1955, p. 21 et HALLEUX 1973, p. 65.

du faux argent. Cette terre, par addition de cuivre, donne le soi-disant alliage que certains appellent orichalque. Le faux argent se rencontre aussi aux environs du Tmôlos. »

On n'est pas surpris de rencontrer le mot dans son sens technique dans l'Édit de Dioclétien, où il est attesté sous la forme *orichalco* (edict. Diocl. 7, 26). De même, Pline (N. H. 34, 4) compare les qualités du cuivre et du métal nommé *aurichalcum*, dans un contexte où le sens de « laiton » est vraisemblable :

*Summa gloriae nunc in Marianum conuersa, quod et Cordubense dicitur. Hoc a Liuiano cadmean maxime sorbet et aurichalci bonitatem imitatur in sestertiis dupondiaris.*

« Maintenant tout l'intérêt s'est porté vers le cuivre Marien, appelé aussi cuivre de Cordoue. Après le cuivre Livien, c'est celui qui absorbe le mieux la cadmie, et il rappelle, dans les sesterces et les doubles as, la bonne qualité du laiton. »

D'après Pline (N. H. 37, 126), cet *aurichalcum* intervient dans la confection de bijoux. Le mot ne désigne naturellement pas un métal mythique dans ce contexte technique :

*Optimae sunt quae in collatione aurum albicare quadam argenti facie cogunt. Hae funda includuntur perspicuae, ceteris subicitur aurichalcum, tametsi exiere iam de gemmarum usu.*

« Les meilleures [chrysolithes] sont celles qui, mises avec de l'or, lui donnent une teinte blanchâtre et une certaine nuance d'argent. On les enchâsse dans des chatons qui leur laissent leur transparence ; quant aux autres, elles sont montées sur du laiton. Toutefois elles ont cessé d'être employées comme pierreries. »

Suétone (Vit. 5) rapporte que Vitellius remplaça l'or et l'argent qui ornaient certains temples par du laiton (*orichalcum*) et de l'étain (*stagnum*)<sup>89</sup> :

*At in urbano officio dona atque ornamenta templorum subripuisse et commutasse quaedam ferebatur proque auro et argento stagnum et aurichalcum supposuisse.*

<sup>89</sup> HALLEUX 1977, p. 560.

« Mais, dans son administration urbaine, il passa pour avoir dérobé les offrandes et les ornements des temples et procéda à certaines substitutions, en remplaçant l'or et l'argent par de l'étain et du laiton. »

Dans le récit que fait Venance Fortunat (*vita Radeg.* 26, 61) d'une pratique ascétique, Sainte Radegonde utilise une croix de laiton incandescente pour imprimer sur son corps ce qui apparaît comme un signe de passion<sup>90</sup> :

*Item uice sub altera iussit fieri laminam in signo Christi oricalcam, quam accensam in cellula locis duobus corporis altius sibi inpressit, tota carne decocta.*

« Une autre fois, elle commanda qu'on lui fit une plaque de laiton, de la forme du signe du Christ, qu'elle rendit brûlante dans sa cellule et qu'elle imprima bien profondément dans son corps en deux endroits, au point de consumer entièrement sa chaire. »

En revanche, dans un autre passage de Pline (*N. H.* 34, 2), la traduction par « laiton » ne semble pas convenir, puisque le minerai en question est épuisé :

*fit et ex alio lapide, quem chalcitim appellant in Cypro, ubi prima aeris inuentio, mox uilitas praecipua<sup>91</sup> reperto in aliis terris praestantiore maximeque aurichalco, quod praecipuam bonitatem admirationemque diu optinuit nec reperitur longo iam tempore effeta tellure.*

« On en obtient aussi d'une autre pierre, dite chalcitis, à Chypre, où a eu lieu la découverte du cuivre. Bientôt le cuivre de Chypre tomba en discrédit, parce qu'on trouva des minerais de qualité supérieure dans d'autres pays, surtout l'orichalque, qui fut longtemps le meilleur et le plus recherché. Voilà longtemps qu'on ne trouve plus d'orichalque, la terre étant épuisée. »

### **7. Aurichalcum pris dans son sens poétique**

Dans son sens poétique, l'orichalque semble faire référence à un métal précieux et très brillant, parfois présenté comme un métal disparu. Ce sens apparaît à la fois dans les textes grecs et romains. En Grèce, il est illustré d'abord par un passage du *Bouclier* d'Hésiode<sup>92</sup> (122–123) :

<sup>90</sup> Sur ce passage souvent commenté, voir CRISTIANI 1991, p. 408 ; KITCHEN 1998, p. 120 ; WEHLAU 2002, p. 76–77.

<sup>91</sup> Selon WATT 1988, p. 209, il faudrait préférer *praecipue* à *praecipua*.

<sup>92</sup> Voir ROSSIGNOL 1852, p. 6.

ὦς εἰπὼν κνημίδας ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ,  
Ἑφαιίστου κλυτὰ δῶρα, περὶ κνήμησιν ἔθηκεν

« À ces mots il mit à ses jambes les cnémides d'un orichalque splendide, glorieux présent d'Héphaïstos. »

Notons que la séquence ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ est par exemple comparable à l'expression ἠλέκτροιο φαεινοῦ (« de splendide *electron* ») qui se lisait sur le tombeau de Pythéas, comme nous en informe Athénée, au livre XI des *Deipnosophistes* (465d). Citons encore, parmi les attestations anciennes, un extrait du deuxième *Hymne à Aphrodite* (HH 6, 10–11) :

[...] ἐν δὲ τρητοῖσι λοβοῖσιν  
ἄνθεμ' ὀρειχάλκου χρυσοῖό τε τιμήεντος

« [elles mirent] dans ses oreilles percées des fleurs d'orichalque et d'or précieux »

Le mot ὀρείχαλκος est connu par les textes épiques, mais aussi par la tradition lyrique. Par une même scholie à Apollonios de Rhodes (Schol. Ap. Rhod. 4, 973), nous savons que Stésichore et Bacchylide l'ont employé. Mais les attestations les plus significatives se lisent chez Platon. Dans le *Critias* (114e), l'orichalque est présenté comme un matériau utilisé couramment par les habitants de la légendaire Atlantide, une île qui se distinguait par l'abondance et la diversité de ses ressources :

πλείστα δὲ ἡ νῆσος αὐτὴ παρείχετο εἰς τὰς τοῦ βίου κατασκευάς, πρῶτον μὲν ὅσα ὑπὸ μεταλλείας ὀρυττόμενα στερεὰ καὶ ὅσα τηκτὰ γέγονε, καὶ τὸ νῦν ὀνομαζόμενον μόνον — τότε δὲ πλεον ὀνόματος ἦν τὸ γένος ἐκ γῆς ὀρυττόμενον ὀρειχάλκου κατὰ τόπους πολλοὺς τῆς νήσου, πλὴν χρυσοῦ τιμιώτατον ἐν τοῖς τότε ὄν.

« C'est l'île elle-même qui leur fournissait la plupart des ressources nécessaires à la vie, en premier lieu tous les corps, durs ou malléables, qu'on extrait des mines,<sup>93</sup> et en particulier une espèce dont nous ne connaissons plus que le nom, mais qui était alors plus qu'un nom, substance qu'on extrayait de la terre en maint endroit de l'île, l'orichalque, le plus précieux, après l'or, des matériaux alors connus. »

Toujours dans le *Critias* (116b–c), Platon précise que l'une des trois enceintes de l'acropole était recouverte d'orichalque :

<sup>93</sup> D'après HALLEUX 1973, p. 74, Platon « ne possédait pas notre moderne notion de métal. » Il est donc préférable d'éviter, autant que possible, le mot « métal » dans les traductions.

καὶ τοῦ μὲν περὶ τὸν ἔξωτάτω τροχὸν τείχους χαλκῷ περιελάμβανον πάντα τὸν περίδρομον, οἷον ἀλοιφῇ προσχρώμενοι, τοῦ δ' ἐντὸς καττιτέρω περιέτηκον, τὸν δὲ περὶ αὐτὴν τὴν ἀκρόπολιν ὀρειχάλκῳ μαρμαρυγὰς ἔχοντι πυρώδεις.

« Ils revêtirent d'airain, en guise d'enduit, tout le pourtour du mur qui entourait l'enceinte la plus extérieure, d'étain fondu celui de l'enceinte intérieure, et celle qui entourait l'acropole elle-même d'orichalque à l'éclat de feu. »

Le récit du *Critias* (116d) rapporte qu'au centre de l'acropole se dressait un temple consacré à Clito<sup>94</sup> et à Poséidon :

πάντα δὲ ἔξωθεν περιήλειψαν τὸν νεῶν ἀργύρῳ, πλὴν τῶν ἀκρωτηρίων, τὰ δὲ ἀκρωτήρια χρυσῷ, τὰ δ' ἐντὸς, τὴν μὲν ὀροφὴν ἐλεφαντίνην ἰδεῖν πᾶσαν χρυσῷ καὶ ἀργύρῳ καὶ ὀρειχάλκῳ πεποικιλμένην, τὰ δὲ ἄλλα πάντα τῶν τοίχων τε καὶ κιόνων καὶ ἐδάφους ὀρειχάλκῳ περιέλαβον.

« Le temple tout entier, à l'extérieur, était revêtu d'argent, hormis les acrotères, qui l'étaient d'or ; à l'intérieur, la voûte était tout entière d'ivoire émaillé d'or, d'argent et d'orichalque ; tout le reste, murs, colonnes et pavés, était garni d'orichalque. »

Enfin, le prestige de ce métal est tel qu'il sert de support à un texte de loi, d'après le *Critias* (119c–d) :

ἡ δὲ ἐν ἀλλήλοις ἀρχὴ καὶ κοινωνία κατὰ ἐπιστολὰς ἦν τὰς τοῦ Ποσειδῶνος, ὡς ὁ νόμος αὐτοῖς παρέδωκεν καὶ γράμματα ὑπὸ τῶν πρώτων ἐν στήλῃ γεγραμμένα ὀρειχαλκίῃ, ἣ κατὰ μέσην τὴν νῆσον ἔκειτ' ἐν ἱερῷ Ποσειδῶνος,

« Mais leur autorité l'un sur l'autre et leurs relations mutuelles étaient réglées par les instructions de Poséidon, telles qu'elles leur avaient été transmises par la loi, et par les inscriptions gravées par les premiers rois sur une stèle d'orichalque, placée au centre de l'île dans le temple de Poséidon. »

Il est remarquable que dans les *Seconds Analytiques* (2, 7) d'Aristote, l'orichalque apparaisse comme une entité censée illustrer le fait que la définition d'un concept n'implique pas l'existence de la chose ainsi définie :

Φανερόν δὲ καὶ κατὰ τοὺς νῦν τρόπους τῶν ὄρων ὡς οὐ δεικνύουσιν οἱ ὀριζόμενοι ὅτι ἔστιν. Εἰ γὰρ καὶ ἔστιν ἐκ τοῦ μέσου τι ἴσον, ἀλλὰ διὰ τί ἔστι τὸ ὀρισθέν; καὶ διὰ τί τοῦτ' ἔστι κύκλος; εἴη γὰρ ἂν καὶ ὀρειχάλκου φάναι εἶναι

<sup>94</sup> Fille d'Événor, un des hommes qui étaient nés de la terre, et de Leucippe.

αὐτόν. Οὐτε γὰρ ὅτι δυνατὸν εἶναι τὸ λεγόμενον προσδηλοῦσιν οἱ ὄροι, οὐτε ὅτι ἐκεῖνο οὐ φασὶν εἶναι ὀρισμοί [...].

« Il est clair encore, si nous considérons les méthodes actuelles de définition, que la définition ne prouve pas que la chose existe. Car même s'il existe une chose qui soit équidistant d'un centre, cependant pourquoi la chose définie existerait-elle ? Pourquoi, en d'autres termes, serait-ce là un cercle ? On pourrait aussi bien dire que c'est celle de l'orichalque. Car les définitions ne démontrent pas que la chose définie puisse exister, ni qu'elle est ce qu'on prétend définir [...]. »

Une glose d'Hésychius donne la définition suivante : ὀρείχαλκος· χαλκὸς χρυσῶ εἰκίως, « du cuivre semblable à l'or ». On notera, sans en tirer de conclusions trop péremptoires, qu'une formulation comparable apparaît dans les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe (8, 7, 88) à propos d'objets se trouvant dans le temple de Salomon (formulation qui toutefois n'implique pas nécessairement une référence à l'orichalque, comme celui que présentait un autre temple, celui de Poséidon dans l'Atlantide) :

οὐ μὴν ἀλλὰ πρὸς τούτοις Χεῖρωμος καὶ λέβητας καὶ ἄρπαγας καὶ πᾶν σκεῦος ἐδημιούργησεν ἐκ χαλκοῦ τὴν αὐγὴν ὁμοίου χρυσῶ καὶ τὸ κάλλος.

« Par ailleurs, Chirâm fabriqua en outre des chaudrons, des crocs et tous les instruments en un cuivre pareil à l'or par l'éclat et la beauté. »

Pour aborder les emplois qu'a le mot en latin, il convient de partir du lemme de Paul Diacre. Nous verrons que le rapprochement avec le nom grec de la montagne qu'il évoque semble être exact du point de vue historique :

*Aurichalcum uel orichalcum quidam putant compositum ex aere et auro, siue quod colorem habeat aureum. Orichalcum sane dicitur, quia in montuosis locis inuenitur. Mons etenim Graece ὄρος appellatur* (Paul. Fest. 8, 15–18 L).

« *Aurichalcum* ou *orichalcum* : certains pensent que c'est un alliage de cuivre et d'or, ou que ce nom lui a été donné parce qu'il est de couleur d'or. Sans doute on l'appelle *orichalcum*, parce qu'on le trouve dans les localités montagneuses. En effet, “montagne” se dit en grec ὄρος. »

L'idée de mélange apparaît encore dans *karma* (pour κρᾶμα) *auricalcum* (gloss. III 498, 16). En dehors des gloses, le mot apparaît dans un vers<sup>95</sup> de Virgile (*Aen.*, 12, 87–88) :

<sup>95</sup> Ce passage a été commenté dès l'Antiquité : *inter quae (metalla) orichalcum pretiosius uisum est, quod et splendorem auri et aeris duritiam possideret* (Serv. *Aen.* 12, 87) ; *alboque orichalco : auri scilicet comparatione, nam album non est* (Serv. *Aen.* 12, 87).

*Ipse dehinc auro squalentem alboque orichalco  
circumdat loricam umeris*

« Ensuite lui-même revêt ses épaules d'une cuirasse, où l'or et l'orichalque blanc mettent des aspérités »

Il est attesté également dans un passage d'Horace (Ars, 202–203) :

*tibia non, ut nunc orichalco, vincita tubaeque  
aemula, [...].*

« la flûte n'était pas, comme aujourd'hui, faite de plusieurs pièces unies les unes aux autres par du cuivre blanc, elle ne rivalisait pas avec la trompette [...]. »

### **8. Questions soulevées par les attestations de *aurichalcum* chez Plaute et chez Cicéron**

Chez Cicéron (off. 3, 92), *orichalcum* désigne un métal qui a une valeur manifestement inférieure à l'or, tout en ayant son éclat, d'où une traduction possible par « clinquant ». On rapprochera ce texte du passage (cité plus haut) de la *Vie de Vitellius* par Suétone (Vit. 5) :

*Si quis aurum uendens orichalcum se putet uendere, indicetne ei uir bonus aurum illud esse an emat denario, quod sit mille denarium?*

« Si quelqu'un vend de l'or en croyant que c'est du clinquant, l'honnête homme lui apprendra-t-il que c'est de l'or, ou achètera-t-il pour un denier ce qui en vaut mille? »

En revanche, la signification exacte de *aurichalcum* dans trois passages plautiniens et surtout les connotations qu'a ce mot sont loin d'être claires. Il n'est pas sûr, *a priori*, que les connotations prises par ce terme soient les mêmes chez Plaute que chez Cicéron. Fruyt<sup>96</sup> pense que, chez Plaute, *aurichalcum* correspond à la « monnaie » des esclaves (mais la notion de monnaie paraît déplacée ici) et que ce métal, qui s'oppose à *aurum*, « a l'aspect de l'or sans en avoir la valeur ». Ainsi, Fruyt estime qu'il faut adopter la traduction de *aurichalcum* par « laiton » pour le vers 202 du *Curculio*. Il est vrai que le mot apparaît chez Plaute en relation avec des personnages serviles, mais cela n'implique pas nécessairement que ce terme ait moins de valeur que l'or, comme le conclut Fruyt de façon trop mécanique. Un avis contraire à celui de Fruyt avait d'ailleurs été émis par

<sup>96</sup> FRUYT 1980, p. 166.



Halleux<sup>97</sup> d'après lequel « les poètes latins, à partir de Plaute, conçoivent l'orichalque, suivant la tradition grecque, comme un métal brillant et très précieux. »

Examinons les passages pertinents de Plaute, un à un. À l'occasion d'un échange entre Phaédromus (Phae.) et son esclave Palinurus (Pal.) dans le *Curculio* (201–202), Plaute s'amuse à opposer *aurum* à *aurichalcum*, en associant les deux lexèmes (qui forment un écho) sur un même plan syntagmatique, tout en les faisant apparaître dans des tournures comparables (même axe paradigmatique). De cette opposition résulte un effet humoristique :

Phae. *Auro contra cedo modestum amatorem : a me aurum accipe.*

Pal. *Cedo mihi contra aurichalco, cui ego sano seruiam.*

L'association de *contra* avec *auro* et *aurichalco* appelle un commentaire grammatical préalable. Selon Riemann<sup>98</sup> *contra* semble tenir la place d'une expression participiale comme *contra posito* « pour de l'or placé en face », c'est-à-dire dans l'autre plateau de la balance.

L'énoncé de Phédrome ne soulève aucune difficulté : « Montre-moi à prix d'or un amoureux qui ne s'emporte pas ; je te paierai son pesant d'or. » En revanche, l'interprétation de la réplique de Palinure est plus problématique et semble admettre deux interprétations antagonistes. D'un côté, on pourrait certes rendre le sens global du texte par « Je consens pour de l'orichalque à servir un maître qui ait du bon sens », en supposant qu'un « maître qui ait du bon sens » est une chose rare et serait une telle joie pour un esclave que celui-ci pourrait se contenter d'une faible somme (en tout cas d'une somme trop faible pour être évaluée avec de l'or) pour le servir. Dans ce cas, le métal *aurichalcum* aurait une valeur inférieure à celle de l'or. Mais cette interprétation paraît forcée. D'un autre côté, on pourrait traduire « Montre-moi un maître qui ait son bon sens, et je te le paierai son pesant d'orichalque », en supposant qu'un « maître qui ait du bon sens » est si rare que cela mérite une somme plus grande encore qu'un amant qui soit maître de lui. Si ce raisonnement était le bon, il impliquerait que le métal *aurichalcum* vaut plus que l'or. Par conséquent, Plaute mobiliserait, avec humour, la référence au métal prestigieux qu'était l'orichalque.

Cette impression semble confirmée par un passage similaire dans le *Miles gloriosus* (Plaut. Mil. 657–658), où c'est l'esclave Palaestrio qui parle :

<sup>97</sup> HALLEUX 1973, p. 73.

<sup>98</sup> RIEMANN 1885, p. 243.

*Tui quidem, edepol, omnis mores ad uenustatem ualent.  
Cedo tris mi hominis aurichalco contra cum istis moribus.*

« Toutes tes manières, par Pollux, sont faites pour charmer. Présente-moi trois de tes pareils, je les paierai leur pesant d'orichalque »

Un passage du *Pseudolus* (688–690) semblerait pouvoir faire progresser l'analyse :

*di immortales, aurichalco contra non carum fuit  
meum mendacium, hic modo quod subito commentus fui,  
quia lenonis me esse dixi.*

« Dieux immortels ! On payerait au poids de l'orichalque, et ça ne serait pas trop cher, le mensonge que je viens d'imaginer tout à l'heure impromptu, quand je me suis donné pour l'esclave du proxénète. »

Puisqu'ici le locuteur est fier de son mensonge, c'est que le métal appelé *aurichalcum* possède intrinsèquement une grande valeur. Par conséquent, chez Plaute, *aurichalcum* désigne un métal précieux, et même plus précieux que l'or. Les connotations du mot chez Plaute sont donc différentes de celles qu'il a chez Cicéron.

## 9. Étude étymologique de *aurichalcum*

Le composé grec ὀρείχαλκος signifie littéralement « cuivre des montagnes », de ὄρος « montagne » et de χαλκός « cuivre ». Le premier élément figure au locatif singulier, comme dans ὀρειδρόμος « qui court à travers les montagnes ». Le mot χαλκός, déjà attesté en mycénien sous la forme *ka-ko*,<sup>99</sup> est probablement un emprunt. Selon certains chercheurs<sup>100</sup> il aurait une origine sumérienne et serait dérivé du sumérien *urudu kal.ga*<sup>101</sup> « cuivre fort ». Pour expliquer le composé lui-même, Halleux<sup>102</sup> attire l'attention sur l'akkadien *erî sadî*, attesté dans les archives de Mari, signifiant « cuivre des montagnes », dont ὀρείχαλκος serait le calque.

Lorsque le composé grec a été emprunté en latin, il a subi trois changements principaux : le genre grammatical, la quantité ainsi que le timbre de la première voyelle, et la quantité de la seconde voyelle. Le changement de genre grammatical ne suscite aucune difficulté. Masculin en grec, le mot a

<sup>99</sup> AURA JORRO 1985–1993, vol. I, p. 308.

<sup>100</sup> DOSSIN 1948, p. 32, note 4 ; HALLEUX 1973, p. 78–79, 81. Autres hypothèses chez GEORGIEV 1936.

<sup>101</sup> LIMET 1960, p. 39.

<sup>102</sup> HALLEUX 1973, p. 79.

été intégré à une série latine de noms de métaux neutres comme *aurum* ou *plumbum*.

Le mot apparaît sous trois formes principales : *auri-*, soit *ōri-*, soit *ōri-*. Il faut toutefois mentionner encore d'autres variantes orthographiques. La glose ἀὐρίχακον (pour ἀὐρίχαλκον) *hoc aurichalcum, pluralia non habet* (gloss. II 251, 20) est une simple transposition du mot latin en grec. Dans *aurochalcum aurum aeramine mixtum* (gloss. II 568, 48) et dans κρᾶμα *aurochalcum* (gloss. III 325, 7), le *-o-* représente la voyelle de liaison grecque, qui toutefois n'est précisément pas originaire dans ce composé.

En outre, le *Periplus Maris Erythraei* (6) livre la forme ὠρόχαλκος.<sup>103</sup> Le dictionnaire de Beekes (2010) signale utilement que la forme ὠρόχαλκος est encore exemplifiée par le témoignage du papyrus P.Giss. (47, 6), où il est question d'une « cuirasse de beau laiton<sup>104</sup> » (θώραξ ἐκ καλοῦ ὠροχάλκου). Ce témoignage papyrologique est fondamental parce qu'il montre que la graphie ὠρόχαλκος doit avoir eu une certaine existence linguistique, et mérite donc d'être prise au sérieux. Beekes estime que le segment initial ὠρ- s'explique par une influence du latin.<sup>105</sup> Dans ce cas, l'omicron qui figure à la jointure de composition résulterait d'une grécisation secondaire.

La scansion *ōri-* (avec voyelle initiale brève) est clairement attestée chez Horace (ars 202) et chez Virgile (Aen. 12, 87). Mais, comme Fruyt<sup>106</sup> l'a observé, il est probable que chez ces deux auteurs, volontiers grécisants, le choix de la quantité brève correspond à une réfection savante directement modelée sur la forme grecque. Mais du point de vue latin, il s'agit d'une forme secondaire par rapport à *auri-* ou à *ōri-*. Donc les témoignages d'Horace et de Virgile ne reflètent rien d'ancien à l'échelle de la langue latine.

L'explication du premier membre, *auri-* ou *ōri-*, est extrêmement délicate. Bien sûr, ce début de mot a été rapproché secondairement de *aurum*<sup>107</sup> par le phénomène linguistique connu sous le nom d'étymologie populaire.<sup>108</sup> Mais faut-il chercher un déclencheur plus précis ? C'est ce que Fruyt (1980) a tenté de faire, en supposant que le mot n'a pas été emprunté directement par le latin au grec, mais qu'il y a eu une langue intermédiaire, l'ombrien : le mot serait donc, selon Fruyt, passé du grec en ombrien, puis de l'ombrien en latin. Fruyt a imaginé ce scénario pour rendre compte de ce qui apparaît descriptivement comme une permutation des quantités des voyelles des deux

<sup>103</sup> Sur le passage, on consultera DE ROMANIS 2009, p. 32.

<sup>104</sup> PUCCI BEN ZEEV 2005, p. 19, traduit « [...] cuirass, of very good brass, [...] » ; KORTUS 1999, p. 99, propose : « Der Panzer [...] aus gutem Messing. »

<sup>105</sup> Une variante *ōrum* de *aurum* est citée par Festus (196, 28 L).

<sup>106</sup> FRUYT 1980, p. 168.

<sup>107</sup> LINDNER 2002, p. 240.

<sup>108</sup> Renvoyons encore à PANAGL 1982 et à FÖRSTEMANN 1852.

premières syllabes : le premier membre du composé grec présentait une séquence contenant une voyelle brève suivie d'une ancienne diphtongue, tandis que le correspondant latin contient une séquence formée d'une diphtongue /au/ suivie d'une voyelle brève /i/. Selon l'auteur, l'accent d'intensité initial<sup>109</sup> aurait joué un rôle primordial dans cette transformation. « Sous l'action de cet accent, en effet, les voyelles en syllabe initiale devenaient longues si elles étaient brèves, tandis que les voyelles intérieures et finales devenaient brèves » affirme Fruyt.<sup>110</sup> Mais, s'il est vrai qu'un abrégement des voyelles longues en syllabe non initiale atone a eu lieu, la réciproque n'est pas vraie : il est faux que les voyelles brèves toniques s'allongent.<sup>111</sup> Par conséquent, l'explication de Fruyt n'est pas recevable. Plus généralement, rien ne justifie l'intermédiaire ombrien proposé par Fruyt.

Nous proposons le schéma de développement suivant. La voyelle longue résultant de la diphtongue /ei/ du grec a été remplacée en latin par /i/ bref par un processus morphologique, car /i/ bref était senti comme l'interfixe<sup>112</sup> normal à la jointure de composition. La forme grecque a donc été adaptée, dans un premier temps, sous la forme \*[orik<sup>(h)</sup>alkom]. Mais comme il existait une variante [ōrom] de *aurum* (Festus 196, 28 L), le fait que \*[orik<sup>(h)</sup>alkom] soit semi-motivé<sup>113</sup> (puisque le second membre était perçu par ceux des Romains qui étaient de fins connaisseurs du grec comme un nom de métal d'origine grecque) a eu pour conséquence que \*[orik<sup>(h)</sup>alkom] a été altéré en \*[ōrik<sup>(h)</sup>alkom], sous l'influence de cette variante [ōrom], de façon qu'il soit perçu comme entièrement motivé. Puis la variante à diphtongue, sentie comme plus correcte, a ensuite été introduite par les locuteurs, d'où *aurichalcum*.<sup>114</sup>

<sup>109</sup> Dans l'ombrien des Tables Eugubines, l'accent était normalement placé sur la première syllabe d'un mot, sauf devant quelques suffixes ou terminaisons, comme dans l'impératif *persnihimu* (TIg VIb 17 ; VIIa 9, 39, 45) ou dans les substantifs comportant le suffixe \*-tlo- / \*-tro-, comme *kumnahkle* (Va 15–16), *feřehtru* (IIIa 16, 18), *mantrahklu* (IIa 19). Une accentuation non initiale, devant le suffixe \*-tlo- ou \*-tlā-, pourrait également être admise pour la forme sud-picénienne *praistaklasa* (ST Sp TE 5), qui serait alors comparable pour le rythme à la séquence univerbée *pidaitúpas* de la même inscription (structure accentuelle *oóoo*, dans les deux cas).

<sup>110</sup> FRUYT 1980, p. 170.

<sup>111</sup> Si cela avait été le cas, la *scriptio plena* aurait été beaucoup plus fréquente à l'initiale dans les mots sabelliques.

<sup>112</sup> Sur la notion d'interfixe, on consultera DRESSLER – MERLINI BARBARESI 1991.

<sup>113</sup> Pour la notion de semi-motivation, voir FRUYT 1984.

<sup>114</sup> Sur la question de la réalité phonétique de l'aspiration dans les emprunts grecs en latin, voir BIVILLE (1998), avec discussion de l'anecdote d'Amphion (Quintilien, Inst., 12, 10, 57).

## Conclusion

Parmi les trois lexèmes latins *aurum* « or », *argentum* « argent » et *aurichalcum* « orichalque, laiton », seuls les deux premiers sont hérités de l'indo-européen. *Aurum* est apparenté à *aurōra* et à *Aurēlius*, mais l'hypothèse d'un rapport plus lointain avec le nom étrusque du soleil, certes possible, fait appel à des hypothèses difficiles à vérifier.

Quant à *aurichalcum*, qui désigne tantôt le laiton (et parfois du simple « clinquant »), tantôt un métal semi-légitime possédant une valeur presque aussi grande, voire plus grande que l'or, il a été emprunté au grec. Mais cet emprunt a été accompagné d'une double altération : d'une part le remplacement de la voyelle longue provenant de la diphtongue graphique grecque -ει- par l'interfixe /i/ bref, et d'autre part l'interférence avec *ōrum*, variante de *aurum*, d'où a été tirée la forme standard *aurichalcum*.

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, Douglas Q. : *A Dictionary of Tocharian B*, Amsterdam – Philadelphie : Rodopi 1999.
- AURA JORRO, Francisco : *Diccionario Micénico*. 2 volumes. Madrid : Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto de filología 1985–1993.
- BARDON, Henry : *La littérature latine inconnue. Tome I, l'époque républicaine*. Paris : Klincksieck 1952.
- BEEKES, Robert Stephen Paul : *Etymological Dictionary of Greek*. Leiden – Boston : Brill 2010.
- BENVENISTE, Émile : *Persica*. Bulletin de la Société de Linguistique 30, 1929, p. 58–74.
- BIVILLE, Frédérique : *Le statut linguistique des noms propres en latin. Approche formelle*. In : Estudios de lingüística latina, Actas del IX Coloquio Internacional de Lingüística Latina. Benjamín García-Hernández (ed.). Madrid : Ed. Clásicas 1998, p. 825–839.
- BLOCH, Oscar – von WARTBURG, Walter : *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris : Presses Universitaires de France 1932 (2<sup>e</sup> édition 2004).
- von BLUMENTHAL, Albrecht. : *Der Name der Sonne bei den Italikern*. Indogermanische Forschungen 53, 1935 p. 117–122.
- BLÜMNER, Hugo : *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern. Vierter Band, Erste Abtheilung*. Leipzig : Teubner 1886.
- CRISTIANI, Marta : *La sainteté féminine du haut Moyen Âge. Biographie et valeurs*. In : Les Fonctions des saints dans le monde occidental (III<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècle). Actes du colloque de Rome (27–29 octobre 1988). Rome : École française de Rome 1991, p. 385–434.
- DAVIAULT, André : *Comoedia togata, fragments, Titinius, Afranius, Atta, texte établi, traduit et annoté*. Paris : Les Belles Lettres 1981.
- DE ROMANIS, Federico : *Patterns of Trade in the Red Sea during the Age of the Periplus Maris Erythraei*. In : Connected Hinterlands. Proceedings of Red Sea Project IV Held at the University of Southampton. September 2008. Lucy Blue, John Cooper, Ross Thomas – Julian Whitewright (Eds). BAR International Series 2009, p. 31–35.
- DEROY, Louis – HALLEUX, Robert : *À propos du grec ἄλεκτρον “ambre” et “or blanc”*. Glotta 52, 1974, p. 36–52.
- DE SIMONE, Carlo : *Etrusco \*usel “sole”*. Studi Etruschi 33, 1965, p. 537–543.

- DOSSIN, Georges : *Le vocabulaire de Nuzi SMN 2559*. Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale 42, 1948, p. 21–34.
- DRESSLER, Wolfgang U. – MERLINI BARBARESI, Lavinia : *Interradical interfixes: contact and contrast*. In : Languages in Contact and Contrast. V. Ivir – D. Kalogjera (Eds). Berlin : Mouton de Gruyter 1991, p. 133–145.
- DRIESSEN, Michiel C. : *\*h<sub>2</sub>é-h<sub>2</sub>us-o-, the Proto-Indo-European Term for 'gold'*. Journal of Indo-European Studies 31, 2003, p. 347–362.
- EICHNER, Heiner : *Die urindogermanische Wurzel \*H<sub>2</sub>reu 'hell machen'*. Die Sprache 24, 1978, p. 144–162.
- EICHNER, Heiner : *Das Problem des Ansatzes eines urindogermanischen Numerus 'Kollektiv' (Komprehensiv)*. In : Grammatische Kategorien. Funktion und Geschichte. Akten der VII. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, Berlin, 20.–25. Februar 1983. Bernfried Schlerath – Veronica Rittner (Eds). Wiesbaden : Reichert 1985, p. 134–169.
- EICHNER, Heiner : *Sakralterminologie und Pantheon der Etrusker aus Sprachwissenschaftlicher Sicht*. In : Kulte – Riten – religiöse Vorstellungen bei den Etruskern und ihr Verhältnis zu Politik und Gesellschaft. Akten der 1. Internationalen Tagung der Sektion Wien/Österreich des Istituto Nazionale di Studi Etruschi ed Italici (Wien, 4.–6. 12. 2008). Petra Amann (Ed.). Wien : Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften 2012, p. 17–46.
- ERNOUT, Alfred – MEILLET, Antoine : *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*. 4<sup>e</sup> édition augmentée. Paris : Klincksieck 1985.
- EVANS, Elizabeth Cornelia : *The cults of the Sabine territory*. New York : American Academy in Rome 1939.
- FLOBERT, Pierre : *Le latin des tablettes de Murécine (Pompéi)*. Revue des Études Latines 73, 1995, p. 138–150.
- FÖRSTEMANN, Ernst Wilhelm : *Über deutsche Volksetymologie*. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen 1, 1852, p. 1–25.
- FRAENKEL, Ernst : *Die indogermanischen -l-Stämme*. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen 63, 1936, p. 168–201.
- FRUYT, Michèle : *L'emprunt du latin aurichalcum au grec ὀρείχαλκος*. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 94, 1980, p. 165–172.
- FRUYT, Michèle : *Approche méthodologique de la suffixation en latin et en français*. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 97, 1984, p. 246–264.
- GARNIER, Romain : *Sur le vocalisme du verbe latin : étude synchronique et diachronique*. Innsbruck : Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck 2010.
- GEORGIEV, Vladimir : *Lat. ferrum, griech. χαλκός, abg. želězo und Verwandtes*. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen 63, 1936, p. 250–256.
- GRASSINI, R. : *L'oricalco e gli Etruschi*. Studi Etruschi 7, 1933, p. 331–334.
- GREIMAS, Algirdas Julien : *Dictionnaire de l'ancien français, Le Moyen Âge*. Paris : Larousse 1979 (Réimpression : Larousse Bordas 1997).
- HALLEUX, Robert : *L'oricalque et le laiton*. L'Antiquité Classique 42/1, 1973, p. 64–81.
- HALLEUX, Robert : *De Stagnum « étang » à Stagnum « étain »*. Contribution à l'histoire de l'étamage et de l'argenteure. L'Antiquité Classique 46/2, 1977, p. 557–570.

- HASPELMATH, Martin : *Loanword typology: Steps toward a systematic cross-linguistic study of lexical borrowability*. In : Aspects of language contact. New theoretical, methodological and empirical findings with special focus on Romancisation processes. Th. Stolz – D. Bakker – R. Salas Palomo (Eds). Berlin : Mouton de Gruyter 2008, p. 43–62.
- KALLIO, Petri : *Tocharian loanwords in Samoyed?* In : Etymologie, Entlehnungen und Entwicklungen: Festschrift für Jorma Koivulehto zum 70. Geburtstag. I. Hyvärinen – P. Kallio – J. Korhonen (Eds). Helsinki : Société Néophilologique 2004, p. 129–137.
- KITCHEN, John : *Saints' Lives and the Rhetoric of Gender. Male and Female in Merovingian*. Oxford : University Press 1998.
- KOCH, Carl : *Bericht über die neuesten Forschungen und Fragestellungen auf dem Gebiet der etruskischen Religion in Deutschland*. Studi Etruschi 8, 1934, p. 425–433.
- KODAMA, Shigeaki : *Latin Metals*. Tokyo University Linguistic Papers 33, 2013, p. 133–138.
- KORTUS, Michael : *Briefe des Apollonios-Archives aus der Sammlung Papyri Gissenses: Edition, Übersetzung und Kommentar*. Giessen : Universitätsbibliothek 1999.
- KRETSCHMER, Paul : *Dyauś, Ζεύς, Diespiter und die Abstrakta im Indogermanischen*. Glotta 13, 1923, p. 101–114.
- KRETSCHMER, Paul : *Die protindogermanische Schicht*. Glotta 14, 1925, p. 300–319.
- de LAMBERTERIE, Charles : *Armeniaca I–VIII, études lexicales*. Bulletin de la Société de Linguistique 73, 1978, p. 243–285.
- LE FEUVRE, Claire : *Note sur l'adjectif épique ἄργυφος, ἀργύφειος*. Revue de Philologie 78, 2004, p. 257–264.
- LIDDELL, Henry George – SCOTT, Robert : *A Greek-English Lexicon. With a revised supplement*. Oxford : Clarendon Press 1996.
- LIMET, Henri : *Le travail du métal au pays de Sumer*. Paris : Les Belles Lettres 1960.
- LINDNER, Thomas : *Lateinische Komposita. Morphologische, historische und lexikalische Studien*. Innsbruck : Institut für Sprachen und Literaturen 2002.
- LINDSAY, Wallace Martin : *Sexti Pompei Festi De Verborum significatu quae supersunt cum Pauli Epitome*. Leipzig : Teubner 1913.
- MACHAJDÍKOVÁ, Barbora : *Lingua Tuscorum dicitur Festo teste. Les mots présentés comme étrusques chez Verrius Flaccus et ses abrégiateurs (Festus, Paul Diacre)*. Graecolatina et Orientalia 33–34, 2012, p. 5–32.
- MACHAJDÍKOVÁ, Barbora : *Sollum Osce totum et solidum significat. Úloha Festových glos v poznání latinskej a italickej lexiky a jeho prínos k problematike "Saussurovho efektu"*. Sambucus 9, 2013, p. 26–42.
- MALLORY, James P. – ADAMS, Douglas Q. : *Encyclopedia of Indo-European Culture*. London – Chicago : Fitzroy Dearborn 1997.
- MARQUARDT, Joachim : *Römische Staatsverwaltung, Dritter Band. Zweite Auflage, besorgt von G. Wissowa*. Leipzig : Hirzel 1885.
- MARTZLOFF, Vincent : *Les thèmes de présent en yod dans l'épigraphie italique et en latin archaïque*. Ph.D. Dissertation. Université Lumière-Lyon II. Lyon 2006.
- MARTZLOFF, Vincent : *Les syntagmes picéniens povaisis pidaitúpas, me{nt}fistrúí nemúneí, trebegies titúí*. Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes 80/1, 2008, p. 63–104.
- MARTZLOFF, Vincent : *Questions d'exégèse picénienne*. In : Autour de Michel Lejeune. Actes des journées d'étude organisées à l'Université Lumière-Lyon II, 2–3 février 2006. F. Biville – I. Boehm (Eds). Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée 2009, p. 359–378.

- MARTZLOFF, Vincent : *Altlat.-altfalisk. Akk. mēd als möglicher Reflex einer Interaktion hoher und niederer Phonostile*. In : Latin Linguistics Today. Akten des 15. Internationalen Kolloquiums zur Lateinischen Linguistik, Innsbruck, 4.–9. April 2009. P. Anreiter – M. Kienpointner (Eds). Innsbruck : Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck 2010, p. 31–44.
- MARTZLOFF, Vincent : *Spuren des Gerundivsuffixes im Südpikenischen: qdufeniúi (Penna S. Andrea), amcnas (Belmonte)*. In : Atti del Convegno Internazionale Le lingue dell'Italia antica, Iscrizioni, testi, grammatica. In memoriam Helmut Rix (1926–2004) (= Alessandria 5, 2011). G. Rocca (Ed.). Alessandria : Edizioni dell'Orso 2011, p. 209–231.
- MARTZLOFF, Vincent : *Sens et registre de l'adverbe latin obiter à la lumière d'un correspondant sabellique*. In : Latin Vulgaire – Latin Tardif IX, Actes du IX<sup>e</sup> colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Lyon, 2–6 septembre 2009. F. Biville – M.-K. Lhommé – D. Vallat (Eds). Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée 2012, p. 609–618.
- MARTZLOFF, Vincent : *Die südpikenischen Namen zwischen Onomastik und Wortschatz*. In : Sprachkontakt und Kulturkontakt im alten Italien: Onomastik und Lexikon (= Linguarum Varietas). José Luis García Ramón – Daniel Kölligan – Paolo Poccetti – Lena Wolberg (Eds). Rome – Pise : Fabrizio Serra 2013, p. 139–156.
- MERCADO, Angelo : *Italic Verse. A Study of the Poetic Remains of Old Latin, Faliscan, and Sabellian*. Innsbruck : Institut für Sprachen und Literaturen 2012.
- MICHELL, H. : *Oreichalkos*. Classical Review (New Series) 5, 1955, p. 21–22.
- NADJO, Léon : *L'argent et les affaires à Rome des origines au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.* Louvain : Peters – Paris : Société pour l'Information Grammaticale 1989.
- NUSSBAUM, Alan J. : *The "Saussure Effect" in Latin and Italic*. In : Sound Law and Analogy. Papers in Honor of Robert S. P. Beekes on the occasion of his 60th Birthday. A. Lubotsky (Ed.). Amsterdam – Atlanta : Rodopi 1997, p. 182–203.
- PANAGL, Oswald : *Aspekte der Volksetymologie*. Innsbruck : Institut für Sprachwissenschaft 1982.
- PEIGNOT, Gabriel : *Amusements philologiques ou variétés en tous genres*. Troisième édition revue, corrigée et augmentée. Dijon : Lagier 1842.
- PIGANIOL, André : *Essai sur les origines de Rome*. Paris : de Boccard 1917.
- PINAULT, Georges-Jean : *Chrestomathie tokharienne*. Leuven – Paris : Peeters 2008.
- POUCET Jacques : *Les origines de Rome : tradition et histoire*. Bruxelles : Facultés Universitaires Saint-Louis 1985.
- PUCCI BEN ZEEV, Miriam : *Diaspora Judaism in turmoil, 116/117 CE: Ancient sources and modern insights*. Leuven – Dudley : Peeters 2005.
- PULGRAM, Ernst : *Italic, Latin, Italian, 600 B. C. to A. D. 1260, Texts and commentaries*. Heidelberg : Winter 1978.
- RICHARD, Jean-Claude : *Le culte de "Sol" et les "Aurelii" : à propos de Paul. Fest. p. 22 L.* In : L'Italie préromaine et la Rome républicaine. I. Mélanges offerts à J. Heurgon. Rome : École française de Rome 1976, p. 915–925.
- RIEMANN, Othon : *Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live*. Paris : E. Thorin 1885 (Réimpression Hildesheim – New York : G. Olms 1974).
- RIX, Helmut : *Das etruskische Cognomen*. Wiesbaden : Harrassowitz 1963.
- RIX, Helmut : *Etruskische Texte*. Tübingen : Narr 1991.
- RIX, Helmut : Compte rendu de : *La civiltà dei Falisci* (Florence, 1990). Kratylos 38, 1993, p. 83–87.
- RIX, Helmut : *Teonimi etruschi e teonimi italici*. Annali della fondazione per il museo Claudio Faina 5, 1998, p. 207–229.
- RIX, Helmut : *Sabellische Texte*. Heidelberg : Winter 2002.



- ROSSIGNOL, Jean-Pierre : *Mémoire sur le métal que les Anciens appelaient orichalque*. Paris : Lahure 1852 .
- RUNES, M. : *Beiträge zur Lesung und Deutung der Agramer Mumienbinde*. Studi Etruschi 9, 1935, p. 423–426.
- de SAUSSURE, Ferdinand : *D'ὠμήλυσις à Τριπτόλεμος. Remarques étymologiques*. In : Mélanges Nicole. Recueil de mémoires de philologie classique et d'archéologie offerts à Jules Nicole professeur à l'Université de Genève à l'occasion du XXX<sup>e</sup> anniversaire de son professorat. Genève : Kündig 1905, p. 503–514.
- SCHMIDT, Mauricius : *Hesychii Alexandrini Lexicon*. Jena : Sumptibus Hermanni Dufftii 1867.
- SCHMITT, Rüdiger : *Der „Adler“ im Alten Iran*. Sprache 16, 1970, p. 63–77.
- SÉGÉRAL, Philippe – SCHEER, Tobias : *Positional factors in Lenition and Fortition*. In : Lenition and Fortition. J. Brandão de Carvalho – T. Scheer – Ph. Ségéral (Eds). Berlin – New York : Mouton de Gruyter 2008, p. 131–172.
- STEINBAUER, Dieter Hubertus : *Neues Handbuch des Etruskischen*. St. Katharinen : Scripta Mercaturae Verlag 1999.
- SUSPÈNE, Arnaud : *Sur la loi monétaire de c. 212 (?)*. Cahiers du Centre Gustave Glotz 13, 2002, p. 33–43
- VETTER, Emil : *Handbuch der italischen Dialekte*. Heidelberg : Winter 1953.
- VINE, Brent : *On Dissimilatory r-Loss in Greek*. In : Indogermanistik und Linguistik im Dialog. Th. Krisch – Th. Lindner (Eds). Wiesbaden : Reichert 2011, p. 1–17.
- WALLACE, Rex : *Zikh Rasna. A Manual of the Etruscan Language and Inscriptions*. Ann Arbor : Beech Stave Press 2008.
- WATT, W. S. : *Notes on Pliny, Naturalis Historia 33–7*. The Classical Quarterly (New Series) 38/1, 1988, p. 206–214.
- WEHLAU, Ruth : *Literal and Symbolic: the Language of Asceticism in Two Lives of St Rade-gund*. Florilegium 19, 2002, p. 75–89.
- WODTKO Dagmar S. – IRSLINGER Britta – SCHNEIDER Carolin : *Nomina im Indogermanischen Lexikon*. Heidelberg : Winter 2008.
- WOLFF, Étienne : *La poésie funéraire épigraphique à Rome*. Rennes : PUR 2000.
- ZAIR, Nicholas : *The reflexes of the Proto-Indo-European laryngeals in Celtic*. Leiden – Boston : Brill 2012.
- ZIMMER, Stefan : *The making of myth: Old Irish airgatlám, Welsh llaw, Caledonian Ἀργεντο-κόφος*. In : Ogma, Essays in Celtic studies in honour of Próinséas Ní Chatháin. J.-M. Picard – M. Richter (Eds). Dublin – Portland : Four Courts Press 2002, p. 295–297.

Barbora Machajdíková  
Univerzita Komenského v Bratislave  
Filozofická fakulta  
Katedra klasickej a semitskej filológie  
Gondova 2  
81499 Bratislava  
Slovenská republika  
barbora.machajdikova@uniba.sk

## Résumé

*Aurum, argentum* a *aurichalcum*. Lexikálna štúdia  
o troch latinských významoch drahých kovov

Barbora MACHAJDÍKOVÁ

V predkladanej štúdií sa rozoberajú tri latinské lexikálne jednotky: *aurum* „zlato“, *argentum* „striebro“ a *aurichalcum*, slovo označujúce raz mosadz, raz drahý kov. Cieľom deskripcie tejto lexikálnej skupiny v rámci latinského jazyka a komentára k jej použitiu je spresniť význam, ak nie je jasne stanovený (ako to je pri lexéme *aurichalcum*) a napokon zaoberať sa niektorými aspektmi etymológie. Spoločným menovateľom týchto lexém je označovanie drahých kovov. Podrobnejšie sa v článku analyzuje *aurichalcum*, pretože tento výraz, označujúci raz mosadz, inokedy zasa pololegendárny kov s hodnotou väčšou ako zlato, predstavuje nielen komplexný problém zo sémantickoreferenčného hľadiska, ktorý vyplýva najmä zo zmien vo vývoji techník spracovávania, ale má aj dôležitý kultúrny a literárny dopad. Predovšetkým treba vziať do úvahy, že toto slovo je výpožičkou z gréčtiny a remotivovalo sa pod vplyvom slova *aurum*. To malo za následok zmenu formy a vytvorenie nových konotácií. Výpožičku sprevádzala dvojaká zmena: na jednej strane nahradenie dlhého vokálu pochádzajúceho z gréckeho diftongu /ei/ interfixom /i/, na druhej strane interferencia s *ōrum*, variantom slova *aurum*, z ktorého vychádza štandardný tvar *aurichalcum*.